OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

PAUL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSTOCK

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0007

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0009

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.
F.
FEMME.

Physique & morale.

En général, elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre *des propos de table*, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; & voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me sers de la traduction d'*Amyot*.

« Le tempérament des femmes est fort humide; ce qui leur rend la charnure ainsi » molle, lissée & luisante, avec leurs purgations menstruelles. Quand donc le vin vient » à tomber en une si grande humidité, alors se » trouvant vaincu il perd sa couleur & sa force, » & devient décoloré & éveux; & en peut-on » tirer quelque chose des paroles mêmes d'*Aris-*

» *tote* : car il dit que ceux qui boivent à grands » traits ſans reprendre haleine, que les anciens » appelaient *amuſizein*, ne s'enivrent pas ſi » facilement, parce que le vin ne leur demeure » guère dedans le corps ; ains étant preſſé & » pouſſé à force, il paſſe tout outre à travers. » Or, le plus communément nous voyons que » les femmes boivent ainſi ; & s'il eſt vraiſem- » blable que leurs corps, à cauſe de la con- » tinuelle attraction des humeurs qui ſe fait » par contre-bas pour leurs purgations menſ- » truelles, eſt plein de pluſieurs conduits, & » percé de pluſieurs tuyaux & échevaux eſquels » le vin venant à tomber en ſort vîtement & » facilement ſans ſe pouvoir attacher aux par- » ties nobles & principales, leſquelles étant » troublées, l'ivreſſe s'en enfuit. »

Cette phyſique eſt tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eſt-à-dire, qu'en une génération, on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eſt ce qu'ont pu obſerver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiſſances & des morts. Il eſt à croire qu'il en eſt ainſi dans l'Aſie & chez les négreſſes, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura eſt ſemper ſibi conſona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans, (*a*)

(*a*) Lettre très-inſtructive du jéſuite *Conſtantin* au jéſuite *Souciet*, dix-neuvième recueil.

on compta dans la seule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces présens, 98220 femmes de soixante & dix ans passés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenser de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'est pas à croire que la nature donne des récompenses; mais il est probable que le sang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurcissent moins vîte.

Aucun anatomiste, aucun physicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau assurer, *Mariam & Spiritum sanctum emisisse semen in copulatione & ex semine amborum natum esse Jesum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très-savant, n'est adoptée aujourd'hui par aucun naturaliste.

Les émissions périodiques de sang qui affaiblissent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naissent de la suppression, les temps de grossesse, la nécessité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement sur eux, la délicatesse de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps, & presque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui soutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples sont

rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, & sur-tout du soin des enfans, menant une vie plus sédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu, dans son Esprit des lois, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire.* Il cite *Plutarque* pour son garant.

C'est une méprise qui n'est guère pardonnable qu'à un esprit tel que *Montesquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ses idées, souvent incohérentes.

Plutarque, dans son chapitre de *l'amour*, introduit plusieurs interlocuteurs. Et lui-même, sous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus

(*b*) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal, & il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque temps dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne, apprenant que son mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit: *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du soleil au faîte de la puissance*. *Plutarque* affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme; tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps & même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société & d'agrément est communément leur partage. Il semble généralement

parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre, dans pluſieurs Etats du Nord, dans pluſieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi ſalique* les a exclues du royaume de France ; & ce n'eſt pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuſſent incapables de gouverner, puiſqu'on leur a preſque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que pluſieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Eliſabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. Le ſura ou chapitre

IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la succession, & le reste appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la sixième partie, & la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves qu'elles ont permission de demander le divorce, qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur, leur nièce, leur sœur de lait, leur belle-fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilége. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs, par un ancien usage établi selon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes.

David en eut dix-huit ; & c'eſt depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux juifs la pluralité des femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *Céſar* odieux ? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur romain avait propoſé en plein ſénat, de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait : de pareilles inepties déshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était aſſez riche pour entretenir pluſieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent pluſieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*,

reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèfe*, & *Théodogile*.

Il eft difficile de concevoir comment l'ex-jéfuite *Nonotte* a pu, dans fon ignorance, pouffer la hardieffe jufqu'à nier ces faits, jufqu'à dire que les rois de cette première race n'ufèrent point de la polygamie, & jufqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiftoriques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége? Des livres dans ce goût ne laiffent pas de fe vendre quelque temps dans les provinces où les jéfuites ont encore un parti; ils féduifent quelques perfonnes peu inftruites.

Le père *Daniel* plus favant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs fans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I*; il dit expreffément que *Théodebert* épouſa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Vifigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita fon oncle *Clotaire*, lequel épouſa la veuve de *Clodomir* fon frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les hiftoriens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages fouffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui oſe dire en débitant de fi énormes ſottiſes, que c'eſt pour la défenſe de la religion, comme s'il s'agiffait dans un point d'hiſtoire de notre religion vénérable & ſacrée que des calomniateurs mépriſables font ſervir à leurs ineptes impoſtures!

De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs.

L'abbé de *Fleuri* auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit le 22 novembre de la même année, ces propres mots: *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre: mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade; & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui

permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles, c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté, c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'est détruire la liberté naturelle, c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui par-tout on fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui

eſt fort ordinaire, ſur-tout dans les anciens voyageurs, c'eſt d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Eſprit des lois* prétend (*c*) que ſur la côte de Malabar, dans la caſte des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir pluſieurs maris, il cite des auteurs ſuſpects, & ſur-tout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel eſt l'eſprit vif qui ſache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *eſt ſi grande à Patane, que les hommes ſont contraints de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.*

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à Patane. M. *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieuſement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui ſe trompaient, ou qui voulaient ſe moquer de leurs lecteurs? Soyons juſtes, aimons le vrai, ne nous laiſſons pas ſéduire, jugeons par les choſes & non par les noms.

Suite des réfléxions ſur la polygamie.

Il ſemble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les lois, ſur-tout en Orient. C'eſt là qu'on voit les premiers eſclaves, les premiers eunuques, le tréſor du prince compoſé de ce qu'on a pris au peuple.

(*c*) Liv. XVI, chap. V.

(*d*) Liv. XVI, chap. X.

Qui peut vêtir, nourrir & amuſer pluſieurs femmes, les a dans ſa ménagerie, & leur commande deſpotiquement.

Ben-Aboul-Kiba dans ſon *Miroir des fidelles*, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint :*

« Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes ſelon nos ſaintes lois, tandis que tu vides douze quartaux par an, & que je ne bois pas un verre de vin? Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table que je n'en paſſe au lit? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le ſervice de mon auguſte maître; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un ivrogne? Sa cervelle ſera offuſquée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne, quand deux de mes femmes ſont en couche? ne faut-il pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que ma loi me le commande? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la groſſeſſe de ton unique femme, & pendant ſes couches, & pendant ſes maladies? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens, nous perdions cent mille ſoldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin

d'elles? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, & pour ne pas les traiter selon leurs mérites.

» Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour que tu appelles *coq*, l'honnête bélier prince des troupeaux, le taureau souverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas son sérail? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif sept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire, permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en caresser ton allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'Allemand.

» Chien de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes possède quatre harpies, toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la discorde, aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un

qu'un quart de ta perſonne, & ne pourrait tout au plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant jamais rien vu n'ont rien à te dire; elles ne connaiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuie. Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq! mais jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, & j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

FERMETÉ.

Fermeté vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté*; une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images phyſiques: on dit *la fermeté de l'ame, de l'eſprit*; ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage de l'eſ-

prit ; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours :* c'est un terme hasardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des pensées & du style.

On peut dire que *la Bruyère* a un style ferme, & que d'autres écrivains n'ont qu'un style dur.

FERRARE.

Ce que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions ; mais il en a un très-grand avec la justice qui est plus nécessaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, sur-tout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'empire ainsi que Parme & Plaisance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonse d'Est* premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Eustochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois,

Son successeur *Alphonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *César d'Est*, héritier incontestable de tous les biens de la maison, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un évêque; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres Etats; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est*; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidelles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le

crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'eſt ainſi que le bon roi *Louis XII*, moins excuſable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monſtre *Alexandre VI* & ſon exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette floriſſante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaſſins.

Il eſt bien triſte qu'un homme tel que *Henri IV* ait deſcendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainſi trahi la juſtice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre!

Depuis ce temps Ferrare devint déſerte, ſon terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux d'Italie; le peuple regretta toujours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure; & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de Modène a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du temps où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, & que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au Seigneur JESUS; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher ſur le champ *Simon*, &

qui lui dit : *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on sait comme ces clefs sont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déjà défendu de dégaîner. Tu me parais un composé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies ; sois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. Je propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel temps il faut semer des navets vers les Pyrenées & vers Dunkerque ; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de

la saumure ou de la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le seul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliser les médiocres, & de tirer parti des mauvais, est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & sur-tout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, & laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé dans un très-mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit: Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages nous y engraisserons des bestiaux; ce petit canton sera plus riche & plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité & la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls seront long-temps en état d'employer le semoir. Cet instrument est

coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de la campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; & si vous lui en donnez un, il épargnera trop la semence & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet instrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la semence, & par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très-important de le rendre d'usage, & de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du vancribleur, qui, quand il est bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de temps. En un mot, il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue, a besoin de deux valets & de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les seigneurs soient sur les lieux. (1)

(1) La question de savoir si un grand terrain cultivé par un seul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende, en fesant cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, & l'Etat aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les génisses pour être en état de payer le roi & son maître, le même seigneur fait elever ces génisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien

partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le possesseur, n'a point encore été complètement résolue. Il est vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on divise le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même chose ; plus on obtient de perfection & d'économie.

Mais jusqu'à quel point ce principe se peut-il appliquer à l'agriculture, ou plus généralement à un art dont les procédés successifs sont assujettis à certaines périodes, à l'ordre des saisons ?

(*) Voyez *Agriculture*.

aux

aux villes. Si les abbés commendataires réſidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur abſence eſt préjudiciable.

11°. Il eſt d'autant plus néceſſaire de ſonger aux richeſſes de la terre, que les autres peuvent aiſément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos eſpèces peuvent paſſer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent ſe perdre, la terre reſte.

12°. Nos nouveaux beſoins nous impoſent la néceſſité d'avoir de nouvelles reſſources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inſpiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article ſeul coûte au moins à la France ſix millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils ſe paſſaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roſeaux qui croiſſent en Amérique & des féves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiſer. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un ſou de dividende à ſes actionnaires ſur le produit de ſon commerce, & qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture eſt donc la reſſource indiſpenſable.

13°. Pluſieurs branches de cette reſſource ſont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuſe conſommation de bougies. Il n'y a point de

maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants ; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire ; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays se peuple insensiblement, il se forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produisent des générations robustes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la sobriété.

15°. On sait assez quelles sont les funestes suites de l'oisive intempérance attachée à ces jours qu'on croit consacrés à la religion, & qui ne le sont qu'aux cabarets. On sait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oisiveté & la débauche ne sont pas si précieuses devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières,

où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infame politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de St Roch; mais au fond, ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéissant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, sur-tout les enfans des manœuvres, ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires. (2)

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être assujetti à un travail régulier, est plus que suffisant pour apprendre à lire, à écrire,

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers; ils vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, à proposer des vues à ceux qui voient & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverse; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de temps avec un cheval, y par-

à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de physique & d'histoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaissances dégoûtent des travaux champêtres. C'est précisément parce que presqu'aucun homme du peuple ne sait bien écrire, que cet art devient un moyen de se procurer avec moins de peine une subsistance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'est que par l'instruction qu'on peut espérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ses tyrans éternels auxquels presque par-tout les grands obéissent même en les méprisant.

vient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier ; & ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, &, malgré les lois, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ſerait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père & les ſept enfans vivraient enſemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive ſi rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les

(3) Cette loi ne ſerait ni juſte ni utile; le célibat, dans aucun ſyſtème raiſonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, & une ſurcharge d'impôt ſerait une véritable amende. D'ailleurs, ſi cette punition eſt aſſez forte pour l'emporter ſur les raiſons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais, & la population qui réſultera de ces mariages ne ſera ni fort nombreuſe ni fort utile.

avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les améliorations, sur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques & sur mille secrets presque tous chimériques. (4) Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.

Je passai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, & de l'autre par une vaste étendue d'eau saine & claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature; il termine les frontières de plusieurs Etats; la terre y est couverte de bétail, & elle le serait de fleurs & de fruits toute l'année sans les vents & les grêles qui désolent souvent cette contrée délicieuse & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis: Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour? Nous, Monsieur,

(4) La science de l'agriculture a fait peu de progrès jusqu'ici; & c'est le sort commun à toutes les parties des sciences qui emploient l'observation plutôt que l'expérience; elles dépendent du temps & des événemens, plus que du génie des hommes. Telle est la médecine, telle est encore la météréologie.

nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançais tout confus vers une autre maison ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc ; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par le roi, il y

en avait un assez grand nombre de revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand sac qu'ils se fesaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; & depuis plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nus qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES.

SECTION PREMIÈRE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, & *Ste Ragonde*, ou *Radegonde* était la patrone de sa paroisse. Or, il arriva que le jour de la fête de *Ste Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde, alla labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille ; & le curé & les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse, par un travail profane : il alla tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, lui dit :

Monsieur, vous êtes bien insolent & bien impie, d'oser labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monsieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la sainte, mais il faut aussi manger, & ma famille mourrait de faim si je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela est-il écrit, dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ, le jour de *Ste Ragonde ?*

Vous remarquerez que le gentilhomme & le pasteur avaient très-bien fait leurs études. Lisez la métamorphose des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-souris pour avoir filé un jour de fête? Le cas est bien différent, répliqua le gentilhomme : ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus;* & moi j'ai été à la messe de *Ste Ragonde ;* vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-souris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille & ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, & sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens & de beaucoup de piété. Voici les

réfléxions qu'il fit à propos de *Ste Ragonde*.

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des paysans & des artisans consiste à s'enivrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté & de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui rempliſſent les prisons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs catholiques restent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de *St Crépin*, parce que *crépido* signifie *empeigne ;* que les fesseurs de vergettes fêtent *Ste Barbe* leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de *Ste Claire ;* qu'on célèbre saint.... dans plusieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux saints, on rende service aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'est l'excès d'une barbarie & d'un esclavage insupportable, de consacrer ses jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il est nécessaire) qu'on prie *Roch*, *Eustache* & *Fiacre*, le matin ; Magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Eustache* & de *Roch*. C'est le travail qui est nécessaire ; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

FÊTES DES SAINTS.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à Meſſeigneurs de la commiſſion établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE ſuis ouvrier en ſoie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté inſenſiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq ſous. Ma femme qui travaille en paſſemens, en gagnerait quinze s'il lui était poſſible d'y donner tout ſon temps; mais comme les ſoins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis ſon profit à dix ſous, ce qui fait quarante-cinq ſous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq ſous font ſix cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme eſt ſur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je ſuis marié. Ainſi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année

de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, & d'imposition quatorze livres.

Mon profit se trouve donc réduit à quatre cents trente-six livres, ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vétir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, & voulait à toute force que je fusse moine, me fesant entrevoir dans cet état un asile assuré contre le besoin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société, & que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus paresseux du collége, posséder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je suis à la troisième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la se-

maine prochaine. Grand DIEU ! huit fêtes dans quinze jours ! eſt-ce vous qui l'ordonnez ?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de *St Pierre*, &c. pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs ſi on les juge néceſſaires ? Que d'habitans plus néceſſaires encore tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi ? Il eſt viſible que chaque jour de fête coûte à l'Etat pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement préſentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

ON connaît aſſez les fêtes que *Jules Céſar* & les empereurs qui lui ſuccédèrent donnèrent au peuple romain ; la fête des vingt-deux

mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres d'hôtel; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup, &c. n'ont pas été imitées par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un welche nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit: *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce *Louis XIV*, né avec des attitudes, & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska*. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit: *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau?* A quoi un gascon répondit: *Eh fandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France!*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

FEU.

SECTION PREMIÈRE.

Le feu eſt-il autre choſe qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'eſt-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne ſoit pas toujours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raiſon ?

Le feu le plus pur, tiré de nos matières combuſtibles, n'eſt-il pas toujours groſſier, toujours chargé de corps qu'il embraſe, & très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eſt-il répandu dans toute la nature dont il eſt l'ame ?

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reſte rien à nos yeux, quoique rien ne ſe ſoit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum lucis, utrum corpora ſint nec ne non diſputans ;* n'examinant point ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre? Si c'était un corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tous ſens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progreſſion uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe quand elle eſt libre dans ſon cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connues, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche, tous deux ſur une même ligne, tous deux à une égale diſtance de mes yeux, tous deux également expoſés à la lumière, tous deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & feſant le même effet ſur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer ſans ſe croiſer; & s'ils ſe croiſent comment puis-je voir? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*; mais je ne ſuis point du tout content de ma ſolution;

solution ; car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin ; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir, ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens ; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher & sans aucune émission, mais à des distances effrayantes ; cependant cela s'est trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent : mais qui sait ce qui arrivera ?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours *Empedocle*, à moi *Démocrite* ; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique

pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations, & si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées, quoique des pédans ignorans & insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor & cœlestis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (*a*) *un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, & fait la source de toutes ses propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat*; j'en serais aussi si j'osais: mais il y a tant de sots & tant de méchans que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expression au moral.

Le feu, sur-tout en poësie, signifie souvent l'*amour*, & on l'emploie plus élégamment au

(*a*) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs, page 36.

pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

Le feu dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le feu n'est un mérite dans les discours & dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient sublimes : on n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

FICTION.

UNE fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves n'est-elle pas une belle chose ? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, & qui disputait sur la nature du temps avec son derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussitôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie, il a des enfans qui deviennent grands & le battent. Enfin, il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche qui

lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise que quand il sait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui développe dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes & toutes les grâces? Quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer: mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, & ensuite oublié pour jamais? donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

Fierté est une des expressions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux, ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime, quand ce mot signifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuse, dédaigneuse. C'est presque une louange, quand il signifie la hauteur d'une ame noble.

C'est un juste éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV*: ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La fierté de l'ame, sans hauteur, est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil: la fierté dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si délicates, qu'esprit fier est un blâme, ame fière une louange; c'est que par esprit fier on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même; & par ame fière on entend des sentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur est tellement un défaut, que les petits qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité, qui consiste à se faire valoir par les petites choses; elle n'est pas la

présomption, qui se croit capable des grandes choses; elle n'est pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les romans & dans les vers, sur-tout dans les opéra, pour exprimer la sévérité de la pudeur ; on on y rencontre par-tout, vaine fierté, rigoureuse fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La fierté d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour signifier des touches libres & hardies.

FIÈVRE.

Ce n'est pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ses ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné. Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante*. On pourrait définir ainsi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il savait attendre.

Boerhaave, dans ses aphorismes, dit : *La contraction plus fréquente, & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires donnent une idée absolue de toute fièvre aiguë.*

C'est un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très-cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes, quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche, où est ce foyer qui s'éteint, & se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On sait à peu près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On sait que le quinquina pris à propos la guérira : c'est bien assez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique.

Dieu mûrit à Moka dans le golfe arabique
Ce café nécessaire aux pays des frimats :
Il met la fièvre en nos climats.
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort subite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si long-temps, & les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une

très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano* ; & les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deutéronome (chap. 28, v. 22) que si les *Juifs n'observent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils souffriront le froid & le chaud, & ils auront la fièvre*. Il n'y a jamais eu que le Deutéronome & le Médecin-malgré-lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chute d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau ; à l'extrémité des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chyle. Ce chyle est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chyle est sujet à s'aigrir. Lui seul formant le sang, & ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant qu'un homme n'ait pas plus souvent la fièvre ; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque

chaque glande, à chaque paſſage il y a un danger de mort; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même: c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſur-tout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, ſon ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre eſt preſque toujours la compagne. Comment & pourquoi tant de déſordres avec tant d'ordre; la deſtruction par-tout à côté de la formation? Cette difficulté me donne ſouvent la fièvre; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. (*) Peut-être vous ſoupçonnerez alors que l'incompréhenſible artiſan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

(*) *Philoſophie*, tome I.

FIGURE.

Si on veut s'instruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'*Alembert*; ouvrage aussi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figure de rhétorique par *César Dumarsais*; instruction qui apprend à penser & à écrire, & qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix excessif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente sous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la sculpture; excellente leçon donnée par M. *Vatelet* à tous les artistes.

Figure, en physiologie; article très-ingénieux, par M. d'*Abbés de Caberoles*.

Figure, en arithmétique & en algèbre, par M. *Mallet*.

Figure, en logique, en métaphysique & belles-lettres, par M. le chevalier de *Jaucour*, homme au-dessus des philosophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius*, & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi long-temps la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance?

Le juſte reſpect pour la Bible, qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſeaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre les bons aſtronomes que contre les partiſans d'*Arius* & d'*Euſèbe*. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui, parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau, la proue était à l'Orient & la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Coſmas*, moine du quatrième ſiècle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, ſur la fin du quinzième ſiècle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt

ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, *Veſpuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évêque ; & la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre ; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe de philoſophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une ſottiſe d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y ſont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour par les marées ; il ſerait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées ; or elles ne le ſont pas ; donc la région de l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre ; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que

dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus où de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur que dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion ; on diſputa ſur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne feſaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur ; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il

le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés vers Quitto, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (*a*)

A peu près au même temps, les académiciens, qui ont été mesurer un arc du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord, le Nord est donc plus près du centre de la terre que de l'équateur; la terre est donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes; & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux pôles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près: il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, eſt par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton*; il ne conſidérait donc la diminution de la peſanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive ſous l'équateur. Plus les cercles dans leſquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité; ainſi, ſous le pôle même, la force centrifuge, qui eſt nulle, doit laiſſer à la gravité primitive toute ſon action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps tranſporté, par exemple à dix diamètres du centre de la terre, pèſe cent fois moins qu'à un diamètre.

C'eſt donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été ſi ſûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas héſité d'avancer que les expériences ſur la peſanteur étaient plus ſûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune meſure géographique.

Louis XIV avait ſignalé ſon règne par cette méridienne, qui traverſe la France; l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec ſon fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrenées à l'obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles preſque inſurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans

l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise ; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrenées vers le Midi ; cette mesure démentait & celle de *Norvood*, & la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point dans son histoire de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire ; mais comme la figure de la terre ne fesait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés ; & le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé M. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les pôles sont alongés. (*b*) Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer,

(*b*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui fesaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur un sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles aplatis.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver: elles renversèrent pour un temps en France la démonstration de *Newton* &

d'*Huyghens* ; & on ne douta pas que les pôles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord ; on ne savait où l'on en était.

Enfin, les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables que de très-bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très-raisonnablement, à mon avis, que la terre était bossélée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager,

ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'eſt guère que de cinq de nos lieues ; différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe que par les uſages utiles qui en réſultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun piſote ſavoir s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère.

Cependant on oſa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette queſtion. O charlataniſme ! entrerez-vous juſque dans les degrés du méridien ? (*)

Figuré, exprimé en figure.

On dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſement l'ordre & la diſpoſition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*Egliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les

(*) Voyez la philoſophie de *Newton*, (volume de *Phyſique*) ce paragraphe en eſt tiré. L'auteur l'ayant inſéré dans ce Dictionnaire, avec quelques changemens, on n'a pas cru devoir l'ôter.

défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir, ſouvent trompé, produiſent le ſtyle figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire, car trop de métaphores nuiſent à la clarté; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre, parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité, l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poéſie d'enthouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle figuré dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtyle d'*Arlequin*. Il dit à ſon maître : *La balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtyle oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtyle figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte, en parlant de quelques philoſophes, les a appelés:

(c) D'ambitieux pygmées,
Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'argumens entassés,
De jour en jour superbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'argumens, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse & ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulé *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci:

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moissons de cœurs sur la terre jonchés,
Et des dieux même à son char attachés.
De par vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans son férail;
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moissons de cœurs jonchés sur la terre comme de la grêle menue; & parmi ces cœurs palpitans à terre des dieux attachés au char de l'inconnue; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans son férail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis.

(c) Vers d'une épître de *Jean-Baptiste Rousseau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

entourée de cœurs jonchés ! Tout cela forme une figure si fausse, si puérile à la fois & si grossière, si incohérente, si dégoûtante, si extravagante, si platement exprimée, qu'on est étonné qu'un homme qui fesait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur ; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles, & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épitre à *Molière* :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour

rimer à nourriſſon. Tout cela eſt incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuſe eſt celle-ci :

Au demeurant aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui ſe trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, ſont aſſurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire St Germain aurait fait des vers plus raiſonnables. Mais quand ceux qui ſont un peu au fait ſe ſouviennent que ce ramas de ſottiſes fut écrit contre un des premiers hommes de France par ſa naiſſance, par ſes places & par ſon génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait ſecouru de ſon crédit & de ſon argent, & qui avait beaucoup plus d'eſprit, d'éloquence & de ſcience que ſon détracteur, alors on eſt ſaiſi d'indignation contre le miſérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteſte cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fauſſe & non moins compoſée d'images, qui ſe détruiſent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler ;
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée & mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poétique.

Y a-t-il un amas de figures plus inchoérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte :

Qui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet essor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, & y chercher des semences de feu dont le vrai embrase, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor ? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité

ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime ſouvent avec élégance & ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs ſont dans un ſtyle figuré. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories, & c'eſt-là que le ſtyle figuré fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui ſont dans le ſtyle figuré.

Figure, en théologie.

Il eſt très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'Egliſe comme une figure du ſang de JESUS-CHRIST, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que *St Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était

une figure de notre derrière, par lequel sortent les excrémens.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-salal-has bas*, *prenez vîte les dépouilles*, sont une figure de JESUS-CHRIST. Comment *Moïse* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? comment *Juda* qui lie son ânon à la vigne, & qui lave son manteau dans le vin, est-il aussi une figure? comment *Ruth* se glissant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'Eglise? comment *Sara* & *Rachel* sont-elles l'Eglise, & *Agar* & *Lia* la synagogue? comment les baisers de la Sunamite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'Eglise?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. C'est un reste de rabinisme, un défaut dans lequel le savant *St Jérôme* n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuse en rêvant, elle sera mal mariée; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en sont servi, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème* ; mais qui a commencé ? sont-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, & qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles & de nos moissons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau, quand nous semons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations ; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes, sont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les signes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc

(*) Voyez la *Philosophie de l'histoire. Essai sur les mœurs*, &c. tom. I.

rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuse de savans, qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son histoire, ou plutôt dans sa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait personne; que son fils *Menés* fut le plus grand des législateurs, que *Thot* était son premier ministre.

Selon lui & selon ses garans, ce *Thot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *le bacché*, si fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreux *Beke* qui signifie *sanglots*, & cela dans un temps où le peuple hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, & chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés, ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chasse au lieu de faire des systèmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphinx dont l'Egypte était ornée signifiaient la *surabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *spang* voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Egypte, & quel rapport d'un sphinx à une abondance d'eau? Les scho-

liaſtes futurs ſoutiendront un jour avec plus de vraiſemblance, que nos maſcarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, ſont des emblèmes de nos maſcarades ; & que ces fantaiſies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maiſons decorées de maſcarons.

Figure, ſens figuré, allégorique, myſtique, tropologique, typique, &c.

C'EST ſouvent l'art de voir dans les livres toute autre choſe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faſſe périr ſon frère *Rémus*, cela ſignifiera la mort du duc de *Berri* frère de *Louis XI*. *Régulus* priſonnier à Carthage, ce ſera *ſaint Louis* captif à la Maſſoure.

On remarque très-juſtement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que pluſieurs pères de l'Egliſe ont pouſſé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils ſont reſpectables juſque dans leurs écarts.

Si les ſaints pères ont quelquefois abuſé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur ſaint zèle.

Ce qui peut les juſtifier encore, c'eſt l'antiquité de cet uſage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philoſophes. Il eſt vrai que les figures ſymboliques employées par les pères ſont dans un goût different.

Par exemple, lorſque *St Auguſtin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St Matthieu* qui n'en

rapporte que quarante & une, *Auguſtin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui eſt *la vraie pierre angulaire*.

Le même ſaint, dans le même ſermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie, car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encore, il explique pourquoi *St Luc* donne ſoixante & dix ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante & ſeize, car la bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *St Auguſtin* :

« Le nombre de ſoixante & dix-ſept figure » l'abolition de tous les péchés par le baptê- » me..... le nombre dix ſignifie juſtice & » béatitude réſultante de la créature, qui eſt » ſept avec la Trinité qui fait trois. C'eſt par » cette raiſon que les commandemens de DIEU » ſont au nombre de dix. Le nombre onze

(*d*) Sermon XLI, article IX.

(*e*) Article XXII.

» signifie le péché, parce qu'il transgresse » dix..... Ce nombre de soixante & dix-sept » est le produit de onze figures du péché » multiplié par sept & non par dix ; car le » nombre sept est le symbole de la créature. » Trois représentent l'ame qui est quelque image » de la Divinité & quatre représentent le corps » à cause de ses quatre qualités, &c. » (*f*)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

St Augustin va plus loin sur les dimensions de la matière. (*g*) La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; la longueur, c'est la persévérance. La hauteur, c'est l'espoir des récompenses. Il pousse très-loin cette allégorie ; il l'applique à la croix, & en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs aux chrétiens, long temps avant *saint Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut son innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hasardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve seulement dans les Métamorphoses d'*Ovide* des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

(*f*) Article XXIII.

(*g*) Sermon LIII, art. XIV.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en sont nés. *Ovide* dit :

Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus qua simus origine nati.

Formés par des cailloux, soit fable ou vérité,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Appollon aime *Daphné*, & *Daphné* n'aime point *Apollon* ; c'est que l'*Amour* a deux espèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce sagittifera promsit duo tela pharetra
Diversorum operum ; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum e, & cuspide fulget acuta ;
Quod fugat obtusum est, & habet sub arundine plumbum, &c.

Fatal Amour, tes traits sont différens,
Les uns sont d'or, ils sont doux & perçans ;
Ils font qu'on aime ; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour, en qui j'ai tant de foi !
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus* la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le

le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'écriture sainte. La flatterie & la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III : Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte, *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes*; & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison

funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu; *Dic quia soror mea es, ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers poussèrent trop loin ces figures en faveur de *St François* d'Assise dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de St François d'Assise avec* JESUS-CHRIST. On y voit soixante & quatre prédictions de l'avénement de *St François*, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau; & chaque prédiction contient trois figures qui signifient la fondation des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *St Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons & aux oiseaux, ses ébats avec sa femme de neige, ses passe-temps avec le diable, ses aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de *St François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les siècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

La plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans

(*) Voyez *Emblème*.

sa durée. Mais, pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux & de vapeurs, que nous habitons, on ne savait qu'en penser; on le trouvait très-destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois, & qu'il le serait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays, comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de son renouvellement frappa sur-tout les peuples soumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *César* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ses Géorgiques, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus.

Qu'importe du bûcher le triste & faux honneur?
Le feu consumera le ciel, la terre & l'onde;
Tout deviendra bûcher; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce*?

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus;
Quo mare, quo tellus; correptaque regia cæli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des dieux,
Tout sera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicéron*. Il vous dit dans son livre de la *Nature des Dieux*, (*a*) le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices*; il dit: *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignescceret, cum, humore comsumpto, neque terra ali posset, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non posset; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* « Suivant les » stoïciens, le monde entier ne sera que du » feu; l'eau étant consumée, plus d'aliment » pour la terre; l'air ne pourra plus se for- » mer, puisque c'est de l'eau qu'il reçoit son » être: ainsi le feu restera seul. Ce feu étant » DIEU, & ranimant tout, renouvellera le » monde, & lui rendra sa première beauté. »

Cette physique des stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Boyle*, (*b*) il croit que l'humidité du globe se desséche à la lon-

(*a*) *De natura Deorum*, lib. II.

(*b*) Question à la fin de son *Optique*.

gue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr & se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre, dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon *St Matthieu* & *St Luc*: (c) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait souvent: *Le règne de* DIEU *approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

St Pierre annonce (d) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

St Jean, dans sa première épître, dit: (e) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.*

St Luc prédit dans un bien plus grand détail

(c) *Matth.* chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.

(d) I. Épître de *saint Pierre*, chap. IV.

(e) *Jean*, chap. II, v. 18.

la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (*f*)

« Il y aura des signes dans la lune & dans » les étoiles ; des bruits de la mer & des » flots ; les hommes, séchant de crainte, at- » tendront ce qui doit arriver à l'univers en- » tier. Les vertus des cieux seront ébranlées. » Et alors ils verront le fils de l'homme ve- » nant dans une nuée, avec grande puissance » & grande majesté. En vérité, je vous dis » que la génération présente ne passera point » que tout cela ne s'accomplisse. »

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JÉSUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction qui paraît si fausse selon la terre, est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

St Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde dans son épître à ceux de Thessalonique. « Nous qui vivons, & qui vous » parlons ; nous serons emportés dans les » nuées, pour aller au-devant du Seigneur au » milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de JESUS & de

(*f*) *Luc*, chap. XXI.

St Paul, le monde entier devait finir sous *Tibère*, ou au plus tard sous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le temps où vivaient les évangélistes, & les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem di dederint, Leuconoe; neu Babylonios
Tentaris numeros, at melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots: *Adventante mundi vespero*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs*, &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les forts à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-six mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'historien *Flavien Josephe* assure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce désastre. Ils firent graver des observations astronomiques sur deux colonnes, l'une de bri-

ques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Joſephe ajoute que la colonne de pierre ſe voyait encore, de ſon temps, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſes du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien du tout de l'avenir; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois temps, & de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

FINESSE ne ſignifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexure rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque choſe de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne ſont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir*: de-là viennent les fineſſes de l'art; ainſi on dit la fineſſe du pinceau de *Vanderwerff*, de *Mieris*: on dit, un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin eſt oppoſé au cheval groſſier; le diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La fineſſe ſe dit communément des choſes déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on diſe un cheval fin, on ne dit guère la fineſſe d'un cheval. On dit la fineſſe des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque choſe, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'eſt caſſé, il était trop fin, cette étoffe eſt trop fine pour la ſaiſon.

La fineſſe, dans le ſens figuré, s'applique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, fineſſe exprime toujours, comme dans les arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans habileté: il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la ſociété la réprouve.

Le proverbe des *fineſſes couſues de fil blanc*, prouve que ce mot, au ſens figuré, vient du ſens propre de *couture fine, d'étoffe fine*.

La fineſſe n'eſt pas tout-à-fait la ſubtilité. On tend un piége avec fineſſe, on en échappe avec ſubtilité; on a une conduite fine, on joue un tour ſubtil. On inſpire la défiance, en employant toujours la fineſſe: on ſe trompe preſque toujours, en entendant fineſſe à tout.

La fineſſe dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément apercevoir: c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour ſa protection au parlement, le premier préſident ſe tournant

vers sa compagnie : *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui demandons ;* c'est là une réponse très-fine.

La finesse dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse ; la première s'étend également aux choses piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choses mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges fines ; ainsi la finesse convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans ; il n'y entre point de finesse.

Les louanges que donnait *Despréaux* à *Louis XIV* ne sont pas toujours également délicates ; les satires ne sont pas toujours assez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

FLATTERIE.

Je ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont

point adreſſés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des ſaiſons de *Thomſon* eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, ſont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de conſidération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone, à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthènes*. Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte*. *Jules-Céſar* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais dieu merci nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de Bythinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embûches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore juſqu'à la baſſeſſe; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordi-

naire payé aux empereurs ſuivans ; ce n'eſt plus qu'un ſtyle. Perſonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV* ; ſon père *Louis XIII* fut très-peu fêté ; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité ſelon la coutume *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au roi d'Eſpagne, & les poëtes Anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges eſt toujours pour le cardinal de *Richelieu*.

Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reſſemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes ; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatire.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Eſope* :

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats ?

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.
Esope le disait; j'y souscris quant à moi,
Ce sont maximes toujours bonnes.

Esope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend, révérend père Gaillard, prédicateur du roi*: Ah! révérend père, ne prêches tu que pour le roi? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautait que pour lui.

FLEURI.

Fleuri, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un esprit fleuri, pour signifier un homme qui possède une littéra-

ture légère, & dont l'imagination eſt riante.

Un diſcours fleuri eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le ſtyle fleuri ne meſſied pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens ; les beautés légères ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire ; mais le ſtyle fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un ſermon, de tout livre inſtructif.

En banniſſant le ſtyle fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet : quelques fleurs ne ſont pas condamnables ; mais le ſtyle fleuri doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux deſcriptions des ſaiſons, des jardins : il remplit avec grâce une ſtance de l'ode la plus ſublime, pourvu qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire. Il eſt encore moins admis dans la tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions & des grands intérêts ; & ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point de part, & qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le ſtyle fleuri nuirait à l'intérêt dans la tra-

gédie, & affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le style fleuri ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphir fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est-là le modèle du style fleuri. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, & qui est moins agréable que le style fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est fleuri, presque toutes les paroles sont des images riantes; le second est plus denué de ces fleurs, il n'est que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'on a reconnu que tous les fleuves ſont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainſi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance ſoutenir des thèſes où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le ſentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves paſſaient dans de grandes cavernes, & de-là ſe diſtribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorſqu'*Ariſtée* va pleurer la perte de ſes abeilles chez *Cirène* ſa mère, déeſſe de la petite rivière Enipée en Theſſalie, la rivière ſe ſépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir ſelon l'ancien uſage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par leſquelles paſſent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui deſcend du mont Viſo en Piémont & qui traverſe l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phaſe qui tombe du Caucaſe dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange phyſique : elle ne devait au moins être permiſe qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours ſi accréditées, que le *Taſſe*, quinze cents ans après, imita entièrement

rement *Virgile* dans son quatorzième chant, en imitant bien plus heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Melisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait descendre *Renaud* dans sa grotte d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur source dans cette caverne, cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la physique des anciens, c'est que cette caverne est au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres sont des pièces essentielles à la grande machine, gardons-nous des systèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier son livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'Occident, on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Espérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donné le plaisir de voir ce pays, & de

voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce sont des montagnes contiguës. La nouvelle Castille & la vieille en sont couvertes, toutes les directions sont du Sud au Nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tous sens, selon la disposition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villanueva jusqu'à Saint-Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Venise, excepté le Pô, se jettent dans la mer vers le Midi. C'est la direction du Rhône, de Lyon à son embouchure. Celle de la Seine est au Nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Bâle court droit au Septentrion. La Meuse de même depuis sa source jusqu'aux terres inondées. L'Escaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper, pour avoir le plaisir de faire des systèmes, & de tromper quelques ignorans? qu'en reviendra-t-il, quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes sont dirigées de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts sont couverts d'huîtres, (ce qui n'est assurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaisseau sur la cime des montagnes de la Suisse, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles? (*) Quoi! faut-il traiter

(*) Voyez le volume de *Physique*.

aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir les inondations, c'eſt de faire des rivières nouvelles, c'eſt-à-dire, des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, liſez l'article *Fleuve* de M. d'*Alembert*. Il eſt, comme tout ce qu'il a fait, précis, vrai, écrit du ſtylé propre au ſujet; il n'emprunte point le ſtyle du Télémaque pour parler de phyſique.

FLIBUSTIERS.

On ne ſait pas d'où vient le nom de *Flibuſtiers*, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces flibuſtiers ont faits; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encore, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint*; lorſque cette haine était ſi forte que le fauſſaire auteur du roman politi-

que & de l'ennui politique sous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Espagnols *nation insatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer*; lorsqu'enfin on se fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, & que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut, vers l'île Hispaniola (St Dominique) un galion éloigné de la grande flotte espagnole: il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées; il monte suivi des siens; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, & revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibustiers français, anglais, hollandais, allaient s'associer ensemble dans les cavernes de St Domingue, des petites îles de St Christophe & de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition: c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître; on n'en a pas besoin pour semer du blé, le battre & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau &

du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les ſuivre. C'étaient des oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui ſe retiraient dans les lieux inacceſſibles; tantôt ils raſaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île Ste Catherine, & les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'*Olonois*, pénétra juſqu'aux portes de la Havane, ſuivi de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoie contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'*Olonois* ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats eſpagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (*a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anſon* autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'il eſſuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les ſauvages.

un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles ; mais au lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris ; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maison d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin, il ne reste plus d'eux que leur nom, & encore à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier ? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns, étaient-ils autre chose ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume Fier-à-bras*, sinon des flibustiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibustier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules ?

FOI ou FOY.

Qu'est-ce que la foi? Est-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent; ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je sois bon & vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les sept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vitsnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom*, &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés ni brûlés; ils disent: Je crois.

Nous sommes bien éloignés de faire ici la moindre allusion à la foi catholique. Non-seulement nous la vénérons, mais nous l'avons: nous ne parlons que de la foi mensongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'est pas foi, & qui ne consiste qu'en paroles.

Il y a foi pour les choses étonnantes, & foi pour les choses contradictoires & impossibles.

Vitsnou s'est incarné cinq cents fois, cela est fort étonnant; mais enfin, cela n'est pas physiquement impossible; car si *Vitsnou* a une ame, il peut avoir mis son ame dans cinq cents corps pour se réjouir. L'Indien, à la vérité,

n'a pas une foi bien vive; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes; mais enfin, il dira à ſon bonze : J'ai la foi; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente; à la bonne heure; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce, ſi je n'ai pas la foi. Hé bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croie une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités-là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur; mais je ne puis vous dire que je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous

ſoyons

soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens ; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas est fondée sur ce qu'il entendent, ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée ; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont authentiques ; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un publicain ou comme un païen ; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne, & surtout la foi romaine, qui est la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane est une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine sur laquelle on a tant écrit, n'est évidemment qu'une incrédulité soumise ; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puisse croire ; & les objets de la foi ne sont point les objets

de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le sentiment, *j'existe*, *je vois le soleil*, ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, il y a *une ville nommée Constantinople*, ou par voie de démonstration *les triangles ayant même base & même hauteur sont égaux*.

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une persuasion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéatissement de la raison, un silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Ainsi en parlant philosophiquement, personne ne croit la Trinité, personne ne croit que le même corps puisse être en mille endroits à la fois; & celui qui dit: Je crois ces mystères, s'il réfléchit sur sa pensée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire: Je respecte ces mystères, je me soumets à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raison ni la leur ne les croit pas; or il est clair que quand ma raison n'est pas persuadée, je ne le suis pas. Ma raison & moi ne peuvent être deux êtres différens. Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de moi trouve faux. La foi n'est donc qu'une incrédulité soumise.

Mais pourquoi cette soumission dans la révolte invincible de mon entendement? on le sait assez, c'est parce qu'on a persuadé à mon entendement que les mystères de ma foi sont proposés par DIEU même. Alors tout ce que

je puis faire, en qualité d'être raisonnable, c'est de me taire & d'adorer. C'est ce que les théologiens appellent foi externe, & cette foi externe n'est & ne peut être que le respect pour des choses incompréhensibles, en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enseignent.

Si DIEU lui-même me disait : La pensée est couleur d'olive, un nombre quarré est amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles, je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fausses. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'est que l'obéissance.

Pour fonder cette obéissance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent ; notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien & du nouveau Testament comme il discute *Plutarque* & *Tite-Live*, & s'il voit dans ces livres des preuves incontestables, des preuves au-dessus de toute exception sensible à toutes sortes d'esprits, & reçues de toute la terre, que DIEU lui-même est l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver son entendement sous le joug de la foi.

SECTION III.

Nous avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article Foi, *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de St Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau sans scrupule.*

Un jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette sottise? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans? la foi consiste, repartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles; & de plus l'honneur de

votre maiſon exige que le fils de *Lucrèce* ne paſſe point pour être le fruit d'un inceſte. Vous me faites croire des myſtères plus incompréhenſibles. Ne faut-il pas que je ſois convaincu qu'un ſerpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'âneſſe de *Balaam* parla auſſi fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au ſon des trompettes? *Pic* enfila tout de ſuite une kyrielle de toutes les choſes admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi, & que je ne le ſerai point par mes œuvres. Ah! St Père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi; cela eſt bon pour les pauvres profanes comme nous; mais vous qui êtes Vicedieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel; & ſans doute *St Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtylet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé? Quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de

croix. Eh! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, sur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

Qu'est-ce que la folie? c'est d'avoir des pensées incohérentes & la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des pensées; car on ne pense guère en dormant que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille est de même une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut; s'il est dangereux, on l'enferme; s'il est furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la saignée, par le régime.

Cet homme n'est point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau, recevant toutes les idées par les sens très-nettes & très-dis-

tinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain? Elle voit les objets comme l'ame d'*Aristote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher; comment donc, recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser?

Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braiment d'un âne: si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie: si quand ils entendent oui, il entend non; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires: quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence, cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser, donnée de DIEU à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains; il pensait par

le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin, après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ses bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi-bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles ; il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je serais encore plus fou que je ne le suis. De grâce, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront : Je n'en sais rien. Ils ne

comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira: Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement semblables à moi & même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

N. B. Je suis fâché pour *Hipprocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que le *Manuel des dames* dise qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

Il n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir & faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? —— Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour?

D'accord; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour ?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain, & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vîte des assiettes, quelqu'habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort *Lycophron* ; mais ce profond grec & ses commentateurs encore plus creux que lui, connaissent si peu les arts, ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte un figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encore par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle, on jette en dedans de la

cire fondue, reçue aussi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit partout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue sera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse*, laquelle doit être à peu près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer, élévée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille sur un massif.

9°. Assujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées, selon que la figure l'exige, lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui est entre les barres & la cire de la figure ; comme aussi le vide qui est entre cette grille & le massif de brique qui la soutient ; & c'est ce qui s'appelle *le noyeau*.

12. Quand tout cela est bien refroidi, l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reste, est réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle est soutenu par l'armature de fer & par le noyeau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces

évents descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entre-coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents & sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, & de la pâte dont nous avons parlé numéro 14 & 15; alors la cire

étant fondue, il reste les tuyaux de cette pâte solide, dont les uns sont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & par les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets: lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout eſt détruit avec fracas, & il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule, & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient ſe loger dans la ſtatue.

20°. Quand le métal eſt bien refroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que meſſieurs les encyclopédiſtes, & ſur-tout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne

pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps, au *Phidias* de la France, à M. *Pigal*, combien il faudrait de temps pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit: *Je demande ſix mois au moins.* J'ai ſa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. *Guenée*, ancien profeſſeur du collége Dupleſſis, qui en ſait ſans doute plus que M. *Pigal* ſur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé: *Lettres de quelques juifs portugais & allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault*, 1769, *avec approbation & privilége du roi.*

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de meſſieurs les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathatai* & *David Winker.*

Ce profeſſeur, ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde: « Entrez ſeulement, » Monſieur, chez le premier fondeur; je vous » réponds que ſi vous lui fourniſſez les ma-

» tières dont il pourrait avoir besoin, que » vous le pressiez & que vous le payez » bien, il vous fera un pareil ouvrage en » moins d'une semaine. Nous n'avons pas » cherché long-temps, & nous en avons trouvé » deux qui ne demandaient que trois jours. Il » y a déjà loin de trois jours à trois mois, & » nous ne doutons pas que si vous cherchez » bien, vous pourrez en trouver qui le fe- » ront encore plus promptement. »

M. le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime.

« Cette possibilité de rendre l'or potable a » été répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, » dans les ouvrages & dans les leçons de » vos plus célèbres chimistes, d'un *Baron*, » d'un *Macquer*, &c.; tous sont d'accord sur » ce point. Nous n'avons actuellement sous les » yeux que la nouvelle édition de la chimie » de *le Fèvre*. Il l'enseigne comme tous les » autres; & il ajoute que rien n'est plus cer- » tain, & qu'on ne peut plus avoir là-dessus » le moindre doute.

» Qu'en pensez-vous, Monsieur? le témoignage

» moignage de ces habiles gens ne vaut-il pas » bien celui de vos critiques. Et de quoi s'a- » visent aussi ces incirconcis ? ils ne savent pas » de chimie, & ils se mêlent d'en parler ; ils » auraient pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous, Monsieur, quand vous transcriviez cette futile objection, ignoriez-vous » que le dernier chimiste serait en état de la » réfuter ? La chimie n'est pas votre fort, on » le voit bien : aussi la bile de *Rouelle* s'é- » chauffe, ses yeux s'allument, & son dépit » éclate lorsqu'il lit par hasard ce que vous » en dites en quelques endroits de vos ou- » vrages. Faites des vers, Monsieur, & laiss- » sez-là l'art des *Pott* & des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos » écrivains, celle qu'ils avançaient avec le » plus de confiance, pleinement détruite. »

Je ne sais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers, mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait parler ses maîtres, MM. *Joseph*, *Mathataï* & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or dans une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or,

(*) Voyez l'article *Juif*.

monsieur le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jetant au feu ; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question, monsieur le secrétaire ; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous ; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie ; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple : il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur ; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide ; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale, ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très-dangereuses ; ce sont de véritables poisons, & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monsieur, ce que c'est que votre or potable, dont vous parlez un peu au hasard, ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif, mais il est vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuse de ces gens qui croient

pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *saint Auguſtin*. (1)

FORCE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? subsiste-t-elle toujours la même ?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres ; elle est sur ce plancher ; elle le presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèse ; d'où vient cette pesanteur ? & cette pesanteur est-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre.

(1) M. l'abbé *G*.... a été trompé par ceux qu'il a consultés ; il faut très-peu de temps, à la vérité, pour jeter en fonte une petite statue dont le moule est préparé ; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut supposer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiste *Stahl*, après avoir montré que le foie de soufre peut dissoudre l'or, ajoute qu'en supposant qu'il y eût des fontaines sulfureuses dans le désert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïse*. C'est une plaisanterie un peu leste qu'on peut pardonner à un physicien ; mais qu'un théologien aussi grave que M. l'abbé *G*.... ne devait pas se permettre de répéter.

D'où lui vient cette incompréhensible propriété ?

Elle est soutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force ?*

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en est la source ? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort ? va-t-elle se loger ailleurs comme un homme change de maison quand la sienne est détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il recontre.

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphysique ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

Force mécanique.

On présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux sans peine, pour dessécher des marais en épargnant le temps & l'argent, pour remonter promptement des rivières sans che-

vaux, pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feseurs de projets sont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Law* le fut par son système.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle suivante:

Il faut dans toute machine considérer quatre quantités. 1°. La puissance du premier moteur, soit homme, soit cheval, soit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîtesse de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La pesanteur ou résistance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîtesse de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste, il y a quelques années, présenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il assurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cents soixante livres, ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & six cents quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin & la vîtesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité est le chemin, ou la vîtesse du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval, il fait trois pieds par seconde tout au plus.

Multipliez ce poids de six cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, lesquels divisés par la vîtesse qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux cent soixante & quinze.

Or, comme il faut élever à chaque seconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il résulte de-là que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait besoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux, encore aurait-il fallu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande, plus les frottemens sont considérables, ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainsi il aurait fallu, suivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger & sans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en

prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers ; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents soixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'histoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes :

« *Archimède* se met en devoir de satisfaire la » juste & raisonnable curiosité de son parent » & de son ami *Hièron* roi de Syracuse. Il » choisit une des galères qui étaient dans le » port, la fait tirer à terre avec beaucoup de » travail & à force d'hommes, y fait mettre » sa charge ordinaire, & par-dessus sa charge » autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite » se mettant à quelque distance, assis à son » aise, sans travail, sans le moindre effort, » en remuant seulement de la main le bout » d'une machine à plusieurs cordes & poulies » qu'il avait préparées, il ramena la galère à » lui par terre aussi doucement, & aussi uni- » ment que si elle n'avait fait que fendre les » flots. »

Quand l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames, & de son poids ordinaire, devait peser quatre cents mille livres ; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force

devait être au moins de quatre cents vingt mille livres ; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids ; que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cents mille livres de force. Or, on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *ſans le moindre effort*.

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'Hiſtoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

Ce mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action ; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces, la force des viſcères, des poumons, de la voix ; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames ; raſſembler ſes forces ; connaître, meſurer ſes forces ; aller, entreprendre au-delà de ſes forces ; le travail de l'encyclopédie eſt au-deſſus des forces de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a longtemps appelé *forces* de grands ciſeaux ; & c'eſt pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription : *J'ai perdu mes forces*.

Le

Le ſtyle familier admet encore force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'eſt épuiſé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'eſprit eſt la pénétration & la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle de corps: le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple ou plus compliqué. La force du raiſonnement a ſur-tout lieu dans les queſtions problématiques. La force de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les ſermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Maſſillon* plus de grâces. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient prin-

cipalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance sont le meilleur modèle de la poësie.

La force, dans la peinture, est l'expression des muscles que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Constantin* dessinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poësie.

Des philosophes ont prétendu que la force est une qualité inhérente à la matière ; que chaque particule invisible, ou plutôt monade, est douée d'une force active : mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu son plus haut degré quand l'animal a pris toute sa croissance. Elle décroît quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale ; & cette nourriture cesse d'être égale quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

Le dictionnaire de Trévoux dit que c'eſt un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans leſquelles ſe tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour ſignifier *le commerce des perſonnes libres*. Il n'eſt point d'uſage dans la converſation, & n'eſt guère reçu aujourd'hui que dans le ſtyle marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les caſuiſtes en feſaient un grand uſage, & le diſtinguaient en pluſieurs eſpèces. On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités ſont appelées *impuretés*, *ſouillures*. C'eſt par la même extenſion qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultére*.

FRANC ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conſervé ſon nom, malgré le prétendu établiſſement d'*Enée* qui aurait dû y laiſſer quelques traces de la langue, des caractères & des uſages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains qui enva-

hirent l'Italie tour-à-tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch*; les Romains substituaient toujours un G au *W* qui est barbare; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On distingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, lesquels, en très-petit nombre & en très-peu de temps s'emparèrent de toutes les Gaules que *César* n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots: *Les Francs dont nous descendons*. Hé, mon ami, qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un franc? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il subjugua environ huit ou dix millions de welches ou gaulois tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la

(*) Voyez *Langue*.

moindre vraiſemblance qu'elle ait un franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout au plus ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſsèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (a) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième ſiècle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encore pour *Enée ;* il pouvait aiſément chercher un aſile au bout de la Méditerranée, mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiſtein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes ſous *Alexandre*, après avoir combattu ſous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelque reſte de ces barbares Cimbres défaits par *Marius ;* & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

(a) Liv. XII.

Ce qui est bien certain, c'est que du temps de *Constantin*, il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits, sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeler *rois; Constantin* les poursuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plusieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement : deux de leurs prétendus rois nommés *Ascaric* & *Ragaise* périrent par ce supplice; c'est sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'extasient, & sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable, & que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, soyez très-sûrs que ce code est supposé & qu'il a été fait dans des temps très-postérieurs. Tous les sophismes, toutes

les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin; comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi: *Lorſque la nation illuſtre des francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt*, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *la Fontaine*:

Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* aient été rédigées ſur une ancienne tradition, il eſt bien certain que les francs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq?* Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard? Et qu'importe?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des

noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains éliſaient leurs chefs; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des vandales? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la deſtruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin; & cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition était très-aiſée. Déjà les Viſigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reſte ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. De là vinrent les mots de *franchiſe* & d'*affranchir*: Je vous fais franq, je vous rend homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq aleu*, *franc dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares,

qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne signifie rien par soi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq; il était né en Austrasie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils faisaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'est l'article IV d'un de ses capitulaires sur ses métairies: *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leurs lois.*

La race carlovingienne passa toujours pour allemande; le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables: *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après*

avoir été couronné par le pape... Tout ce que l'empereur poſsède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs ſaxons, la cour de Conſtantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Conſtantinople.

De la nation françaiſe.

LORSQUE les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welches, que les Romains appelaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens celtes ou gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles romaines qui s'y étaient établies, des germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer juſqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeul le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième ſiècle. Le fond de la na-

tion est de familles gauloises, & les traces du caractère des anciens gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français, résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de semblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal: mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, sans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du Français est tel aujourd'hui, que *César* a peint le gaulois, prompt à se

réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias* & d'autres diſent que de tous les barbares, le gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le temps le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins, quoiqu'il montre de temps en temps des reſtes de ſa légéreté, de ſa pétulance & de ſa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe* :

. . Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des pariſiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux pariſiens de ſon temps? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon Miſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme, & que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; & ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout se réglait dans les assemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces assemblées; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne, lors-

que le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus reſtreint; ſous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat: mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce temps à ſervir de modèle aux provinces réunies; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I.* Les mœurs devinrent attroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de *Shakeſpeare* dit qu'*à toute force*

on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, & si souvent prêt à succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse & la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, & eurent à peu près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I;* & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION PREMIÈRE.

On prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une *nation*, de *François* qui est un nom propre, comme *St François*, ou *François I.*

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les esprits: de-là vient qu'on ne dit plus *françois* par un

o, mais *français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

La langue françaiſe ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième ſiècle; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudeſques. Ce langage était d'abord le *romanum ruſticum*, le romain ruſtique; & la langue tudeſque fut la langue de la cour, juſqu'au temps de *Charles le chauve*; le tudeſque demeura la ſeule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain ruſtique, la langue romance prévalut dans la France occidentale; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine & quelques autres cantons, conſervent encore aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet idiome.

A la fin du dixième ſiècle, le *français* ſe forma; on écrivit en *français* au commencement du onzième; mais ce *français* tenait encore plus du romain ruſtique, que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième ſiècle en romain ruſtique, n'eſt pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, ſont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands: *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lanſquenet*.

Preſque tout le reſte eſt latin ; & les mots latins furent tous abrégés, ſelon l'uſage & le génie des nations du Nord : ainſi de *palatium*, palais ; de *lupus*, loup ; d'*Auguſte*, août ; de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix, &c..... A peine reſtait-il quelques veſtiges de la langue grecque, qu'on avait ſi long-temps parlée à Marſeille.

On commença au douzième ſiècle à introduire dans la langue quelques termes de la philoſophie d'*Ariſtote ;* & vers le ſeizième ſiècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *aſthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de ſecours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une conſiſtance régulière. *François I* abolit l'ancien uſage de plaider, de juger, de contracter en latin ; uſage qui atteſtait la barbarie d'une langue dont on n'oſait ſe ſervir dans les actes publics ; uſage pernicieux aux citoyens dont le ſort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français ;* mais la langue n'était ni noble ni régulière. La ſyntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la converſation étant tourné à la plaiſanterie, la langue devint très-féconde en expreſſions burleſques & naïves, & très-ſtérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt

termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé ; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne ;* mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, & acquit enfin dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté & l'ordre : car chaque langue a son génie, & ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaisons, & étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inventions grecques & latines ; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, *Plancus a pris soin des affaires de César ;* voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette phrase en latin : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit ;* on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens & sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les

phraſes dans les langues modernes, rendent encore la langue françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Les verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, quiſent au grand enthouſiaſme de la poéſie : elle a moins de reſſources en ce genre que l'italien & l'anglais ; mais cette gêne & cet eſclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées & de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples ; & le génie de la nation ſe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe ; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la langue françaiſe s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* & de *Montagne :* en effet, on trouve dans ces auteurs pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables ; mais ce ſont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques ; & ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que

cette éloquence a eu son plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième & du dix-huitième siècles serviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le *français* dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin, le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans dans la littérature; & le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue française.

Il ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches, qui fesaient, dit-on, une partie des peuples celtes ou keltes, espèce de sauvages dont on ne connaît que le nom, & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on sait, est que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont

nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches ;* c'eſt le nom qu'on donne encore aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch.*

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch.*

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le temps n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler ; balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, blèche, blé, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat,

claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans, dada, d'abord, dague, danſe, devis, deviſe, deviſer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord & ſud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, harraſſer, hardes, harnois, havre, haſard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mouſle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fourniſſent, ancienne manière de tout compter chez les Welches. C'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratiſſer, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, riſque, roſſe, ruer.

S.

Saiſir, faiſon, ſalaire, ſalle, ſavate, ſoin, ſot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme ſi les Welches avaient autrefois étudié à Jéruſalem. Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur) tantôt, tappe, tic, trace, trapp, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs & nous étions voiſins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouſſe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaſſal.

Voyez

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque,

De tous les mots ci-dessus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise, mais de la teutonne. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer ? Il n'est pas question de savoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui ressemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle ? Qu'arriverait-il, si vous changiez ainsi le sens de tous les mots ? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très-indifférent en soi, qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerai même que si on assemblait une société d'hommes qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions ; on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*,

ongle, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU ! de *populos* à peuples ! de *locus* à lieu !

Quand nous commençames à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes août, août ; de *pavo* paon ; de *Cadomum* Caën ; de *Junius* juin ; d'*unctus* oint ; de *purpura* pourpre ; de *pretium* prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands & les Anglais, firent d'*ecclesia* kirk, church, de *foras* furth ; de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, sont nos anciens habits de sauvages : chaque peuple en a des magasins.

Le plus insupportable reste de la barbarie welche & gauloise, est dans nos terminaisons en *oin* ; coin, soin, oint, grouin, foin, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces sons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots désagréables, que les hommes éloquens savent placer heureusement, & dont ils ornent la

ruſticité. C'eſt un très-grand art ; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes : *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non ; mais il m'a ſur-tout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'Andromaque :

On le verrait encor nous partager ſes ſoins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le ſeindrait du moins.
Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à ſon empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le compoſé, de termes compoſés qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves* & point de *traves* ; un homme eſt

implacable, & n'eſt point *placable*; il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très-uſité, & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile* & ne diſaient pas *impoſſibile*. Ils avaient le verbe *providere* & non le ſubſtantif *providentia*. *Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me ſemble que, lorſqu'on a eu dans un ſiècle un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même ſens, ou bien dans peu de temps le ſiècle préſent n'entendrait plus le ſiècle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benſerade* ait *perſiflé* la cour, que le ſurintendant *Fouquet* ait eu *un goût decidé* pour les beaux arts, &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens & non pas des *erremens*. On tenait, on rempliſſait, on accompliſſait ſes promeſſes; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens, on ne *feſait pas des citations*. Les choſes avaient du rapport les unes aux autres, des reſſemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conſéquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé

à *Patru*, à *Péliſſon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eſt qu'*avoir trait*, ils n'auraient ſu que répondre. On recueillait ſes moiſſons ; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, ſévère, rigoureux, minutieux même ; à préſent on s'aviſe d'être *ſtrict*. Un avis était ſemblable à un autre ; il n'en était pas différent ; il lui était conforme ; il était fondé ſur les mêmes raiſons ; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion, &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement ; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme ſi *parallèle* pouvait ſignifier conforme ; comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiècle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrêter, rendre ſtable, invariable.

Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . . . .
C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.
. . . . . .
Égayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques gaſcons haſardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement ; j'ai fixé mes yeux ſur elle. De-là eſt venu la mode de dire : *Fixer une perſonne*. Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot : j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins

volage ; ou si on entend, je l'ai observée, j'ai fixé mes regards sur elle. Voilà un nouveau sens attaché à un mot reçu, & une nouvelle source d'équivoques.

Presque jamais les *Pélissons*, les *Bossuets*, les *Fléchiers*, les *Massillons*, les *Fénélons*, les *Racines*, les *Quinault*, les *Boileaux*; *Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se sont servi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On disait : L'aile droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *César*, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage ; & c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous, bienfaisant vis-à-vis de nous, difficile vis-à-vis de nous, mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfesant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement*. C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis*, qui signifie assez. On est peu content, mécontent ; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien style des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses, si bien mises à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du ressentiment contre moi ; que le roi veut se conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, on dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre* au lieu d'au contraire ; *éduquer* pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliser* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'Etat, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorzième siècle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions observé ; nous aurions statué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Hé, mes pauvres législateurs ! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu ; nous avons statué ; il nous a paru utile ?*

Le sénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, & on aurait sifflé un sénateur

qui aurait prononcé un soléciſme. Un parlement croit ſe donner du relief en diſant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *celata*, qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat*, on a fait redingote, & du ſallon du ſieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'eſt déjà par des imitations abominables; notre langage le ſera de même. Les ſoléciſmes, les barbariſme, le ſtyle bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toujours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & ſur-tout de *Rhadamiſte*, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſoléciſmes & le barbariſme, jeté au haſard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement, cet ouvrage, plus ſatirique que judicieux, était fait par un homme un

peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très-grossièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle*; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon, fais-toi d'autres vertus*, &c.; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire: Je me fais des vertus conformes à ma situation. *Cicéron* a dit: *Facere de necessitate virtutem*; d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu*. *Racine* a dit dans Britannicus,

Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine*; & il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût fallu manquer absolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers suivans qui pèchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le sens commun.

Mon fils, je t'aime encore tout ce qu'on peut aimer.
. . . . . .
Tant le sort entre nous a jeté de mystère.
Les Dieux ont leur justice, & le trône a ses mœurs.
. . . . . .
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.
. . . . . .

Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.
. . . . . .
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!
. . . . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.
. . . . . .
Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.
. . . . . .
Je ne ſuis point ta mère; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les ſoins.
. . . . . .
Je crois que tu n'es point coupable:
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.
. . . . . .
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.
. . . . . .
Seigneur, enfin la paix ſi long-temps attendue,
M'eſt redonnée ici par le même héros,
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
. . . . . .
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe.

Ces phraſes obſcures, ces termes impropres, ces fautes de ſyntaxe, ce langage inintelligible, ces penſées ſi fauſſes & ſi mal exprimées; tant d'autres tirades où l'on ne parle

que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne fait pas faire parler les hommes ; un ſtyle bourſoufflé & plat à la fois, hériſſé d'épithètes inutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées en vers dignes d'elles, (*a*) c'eſt-là ce qui a ſuccédé au ſtyle de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces pièces viſigothes & vandales, ont été ſuivies de pièces plus barbares encore.

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtrùire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes déteſtables qu'on ne doit jamais étaler ſur le théâtre.

Mais, Seigneur, ſans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.
Pour moi que touche peu cette honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me vanger & régner, voilà mes ſouverains,
Tous le reſte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle,
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.

(*Tragédie de* XERXÈS.)

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeler à ſa raiſon d'un joug ; mes ſouverains ſont me vanger & régner ; de froids remords qui veulent mettre obſtacle à ce ſuperbe oracle* ! quelle foule de barbariſmes & d'idées barbares !

Les éclipſes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniſſon de ſon ame.

L'empereur Claudius renvia ſur Auguſte.

La religion était en colluſion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait ſur les enſeignes de l'armée.

Le triumvir Lépide ſe rendit nul.

Un conſul ſe fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le ſommeil.

Julie affectée de pitié élève à ſon amant ſes tendres ſupplications.

Elle cultiva l'eſpérance.

Son ame épuiſée ſe fond comme l'eau.

Sa philoſophie n'eſt point parlière.

Son amant ne veut pas meſurer ſes maximes à ſa toiſe, & prendre une ame aux livrées de la maiſon.

Tels ſont les excès d'extravagance où ſont tombés des demi-beaux eſprits qui ont eu la manie de ſe ſingulariſer.

On ne trouve pas dans *Rollin* une ſeule phraſe qui tienne de ce jargon ridicule, & c'eſt en quoi il eſt très-eſtimable, puiſqu'il a réſiſté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation eſt le ſtyle négligé, lâche & rampant, l'emploi fréquent des expreſſions populaires & proverbiales.

Le général pourſuivit ſa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Drusus par manière d'acquit.

Un soldat romain se donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au lieu de dire dans un style plus concis, *la différence entr'eux était.* Le plaisir *qu'il y a à cacher ses démarches à son rival*, au lieu de dire *le plaisir de cacher ses démarches à son rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire *dans le temps de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorsque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encore plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était si aisé de dire, *il l'envoya passer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; c'est d'employer des expressions poëtiques dans ce qui doit être écrit du style le plus simple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourse condamné à être fouetté *dans ces lieux.* Des janissaires ont *mordu la poussière.* Les troupes n'ont pu résister à *l'inclémence des airs.* On annonce une histoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en fesant l'éloge de la *magie* du style de l'auteur. Un apothicaire donne avis

au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille ; il dit qu'*il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ses lois.*

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions.*

Un historien, en parlant de l'auteur d'une sédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la discorde.* S'il décrit un petit combat, il dit *que ces vaillans descendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'esprit bien faits qui conservera les bienséances du style & le bon goût, ainsi que la pureté de la langue. Le reste sera oublié.

FRANC ARBITRE.

Depuis que les hommes raisonnent, les philosophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs absurdes subtilités sur la grâce. *Locke* est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non ; *Locke* (*a*) fait voir d'abord que la question est

(*a*) Voyez l'*Essai sur l'entendement humain*, chapitre de la *Puissance*.

absurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre ?* Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or, que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou quarrée. La volonté est le vouloir, & la liberté est le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui se passe en nous sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix, car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque-là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous voulez monter à cheval ? pourquoi ? C'est, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponse est un idiotisme, rien ne se fait ni ne se peut faire sans raison, sans cause ; votre vouloir en a donc une. Quelle est-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui se présente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante ; mais, direz-vous, ne puis-je résister à une idée qui me domine ? Non, car quelle serait la cause de votre résistance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or, vous recevez toutes vos idées, vous recevez donc votre vouloir. Vous voulez donc nécessairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penſer & le vouloir ſe forment en vous. Je vous réponds que je n'en ſais rien. Je ne ſais pas plus comment on fait des idées, que je ne ſais comment le monde a été fait. Il ne nous eſt donné que de chercher à tâtons ce qui ſe paſſe dans notre incompréhenſible machine.

La volonté n'eſt donc point une faculté qu'on puiſſe appeler libre. Une volonté libre eſt un mot abſolument vide de ſens, & ce que les ſcolaſtiques ont appelé d'indifférence, c'eſt-à-dire, de vouloir ſans cauſe, eſt une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où ſera donc la liberté? dans la puiſſance de faire ce qu'on veut. Je veux ſortir de mon cabinet, la porte eſt ouverte, je ſuis libre d'en ſortir.

Mais, dites-vous, ſi la porte eſt fermée, & que je veuille reſter chez moi j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer, vous avez cette puiſſance, mais vous n'avez pas celle de ſortir.

La liberté, ſur laquelle on a écrit tant de volumes, n'eſt donc, réduite à ſes juſtes termes, que la puiſſance d'agir.

Dans quel ſens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme eſt libre?* dans le même ſens qu'on prononce les mots de ſanté, de force, de bonheur. L'homme n'eſt pas toujours fort, toujours ſain, toujours heureux.

Une grande paſſion, un grand obſtacle lui ôtent ſa liberté, ſa puiſſance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, eſt donc un mot abſtrait, un mot général comme beauté, bonté,

bonté, juſtice. Ces termes ne diſent pas que tous les hommes ſoient toujours beaux, bons & juſtes, auſſi ne ſont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin ; cette liberté n'étant que la puiſſance d'agir, quelle eſt cette puiſſance ? Elle eſt l'effet de la conſtitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut réſoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a pas certainement la liberté de réſoudre ſon problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdument, qui tient ſa maîtreſſe facile entre ſes bras, eſt-il libre de dompter ſa paſſion ? non ſans doute. Il a la puiſſance de jouir, & n'a pas la puiſſance de s'abſtenir. *Locke* a donc eu très-grande raiſon d'appeler la liberté *puiſſance*. Quand eſt-ce que ce jeune homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion ? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame & de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance ? Pourquoi non ? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Hé bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu ; dans l'un & dans

l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde.

C'est un vain jeu d'esprit, c'est un lieu commun de dire que sans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenses sont inutiles. Raisonnez, & vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, son complice qui le voit expirer a la liberté de ne se point effrayer du supplice, si sa volonté se détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud assassiner sur le grand chemin; si ses organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur insurmontable, il ne volera plus. Le supplice de son compagnon ne lui devient utile, & n'assure la société qu'autant que sa volonté n'est pas libre.

La liberté n'est donc & ne peut être autre chose que la puissance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philosophie nous apprend. Mais si on considère la liberté dans le sens théologique, c'est une matière si sublime que des regards profanes n'osent pas s'élever jusqu'à elle. (*)

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres: il est si ancien que lorsque le *Cid* assiégea & prit Tolède, dans l'onzième siècle, on donna des

(*) Voyez *Liberté*.

franchies ou *franchises* aux français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchises, des libertés, des priviléges jusque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le souverain jurait à son avénement de garder leurs franchises.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; & ce terrain était plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asile aux criminels; on ne pouvait les y poursuivre. Cette franchise fut restreinte sous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églises & les couvens en Italie ont la même franchise, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le faubourg St Antoine; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou me-

surée ou trop forte ; la franchise se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre ; le dire avec franchise, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace ; parler avec trop de franchise, c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

Il ne serait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, & sur-tout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St. Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jésuites ; mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire, *Bouhours* passait pour un très-bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jésus) mais de celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit & par leur savoir. Personne n'eut un style plus pur & plus éloigné de l'af-

fectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (*a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir ; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de *St Ignace*, de *St François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de *St Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jésuites de la rue St Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs ; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche qui lui pendait jusqu'à la ceinture ; JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le St Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir le père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses Caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin.*

ce tableau, le révérend père *la Chaise*, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilége.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule ; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer, en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique ; il reste long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie ; ensuite il passe à Mélinde, & dispute sur l'Alcoran avec les mahométans, (*b*) qui entendent sans doute sa langue aussi-bien qu'il entend la leur ; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'île Zocotora, qui est sans contredit celle des Amazones ; il convertit tous les insulaires, il y bâtit une église : de-là il arrive à Goa ; (*c*) il y voit une colonne sur laquelle *St Thomas* avait gravé qu'un jour *St Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères soit hébreux, soit indiens dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour

(*b*) Tom. I, pag. 86.
(*c*) Page 92.

de lui, leur explique le *Credo* & les baptise. (*d*) Son grand plaisir sur-tout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter: Il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route, il n'importe à *Xavier :* pourvu qu'il voyage, il est content : on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Borneo, à Macassar, dans les îles Moluques, & sur-tout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans son immense sérail cent femmes en qualité d'épouses, & sept ou huit cents concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan, il fait plusieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les îles du Japon.

(*d*) Pag. 102.

Enfin, dit le jésuite *Bouhours*, si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier*, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement, dans plusieurs de ses lettres, il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute que *St François Xavier n'eût le don des langues;* (*e*) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans plusieurs occasions; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi* (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puisqu'il fesait des chansons dans ces langues, & qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo*, pour l'instruction des petits garçons & des petites filles. (*f*)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de truchement,

(*e*) Tom. II, pag. 59.

(*f*) Tom. II, pag. 317.

parlait

parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres ; & lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour sur-tout qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grâce, le paradis & l'enfer, il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point, mais que d'autres jésuites, qui restèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'est-là le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite *Bouhours*, (*h*) *n'était pas d'avoir ressuscité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaisant de ses miracles est

(*g*) Pag. 56.

(*h*) Tom. II, pag. 313.

qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (*k*) & servit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les passagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'est-là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement & avec succès dans le siècle de *Louis XIV*, dans le siècle des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres savans ouvrages.

Ce serait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit de corps & sur-tout l'esprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaisamment, ils se font lire. C'est une chose bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond respect & cette juste vénération que l'on conserve encore pour eux

(*i*) Pag. 237.

(*k*) Pag. 157.

dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ſerait très-difficile de juger entre les miracles de *St François Xavier*, dom *Quichotte*, le roman comique, & les convulſionnaires de St Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ſerait inutile de diſcuter l'hiſtoire des autres *François*: ſi vous voulez vous inſtruire à fond, liſez les *Conformités de St François d'Aſſiſe*.

Depuis la belle hiſtoire de *St François Xavier* par le jéſuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiſtoire de *St François Régis* par le jéſuite d'*Aubenton* confeſſeur de *Philippe V* roi d'Eſpagne; mais c'eſt de la piquette après de l'eau-de-vie: il n'y a pas ſeulement un mort reſſuſcité dans l'hiſtoire du bienheureux *Régis*. (*)

FRAUDE

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple? (*)

Le faquir *Bambabef* rencontra un des diſciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce diſciple s'appelait *Ouang*; & *Bambabef* ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne; & voici le précis de leur diſpute.

(*) Voyez *ſaint Ignace*.

(*) On a déjà imprimé pluſieurs fois cet article, mais il eſt ici beaucoup plus correct.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême qui ne nous montre pas les choses tels qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin, il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est pas une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances, il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzée*, puis il reprit la dispute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le mi-

(*a*) Un li est de 124 pas.

diffère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi faquir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à peu près ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue ; mais c'est pour leur bien. Nous leur fesons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voient fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur dites des choſes impertinentes, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon qu'il veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables ?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, remunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtèmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe ; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes ; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG,

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; & la plus ſûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet, mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſurera que

DIEU punit & récompense ? où en est la preuve ? quelle mission avez-vous ? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens.

Le peuple est très-disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un DIEU juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment DIEU punira & récompensera ; il suffit qu'on croie à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que ce sont elles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des

philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons sur-tout qu'un philosophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la société humaine.

FRIVOLITÉ.

Ce qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a fait frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du sang de nos compagnes, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, aposés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres, & sans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg St Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire?

Qui pourrait passer par la rue de la Féronnerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la St Barthelemi, sans dire: C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère, c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles

au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, & fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon: si on en était réduit-là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez & jouissez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux arts.

On dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même est froid, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour

unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très-froid, en comparaiſon du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard*, cette même affliction que *le Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage, & dans les attitudes des princeſſes perſanes. Une ſtatue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muſcles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Anthée*.

Dans la poéſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent froids, quand ils ſont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'eſt ce qui fait que l'amour, qui eſt ſi vif dans *Racine*, eſt languiſſant dans *Campiſtron* ſon imitateur.

Les ſentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expreſſions les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ces vers du Cid: *Va, je ne te hais point.... tu le dois.... je ne puis.* Ce ſentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi froid que le ſtyle ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vu périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus occupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une deſcription de la tempête, s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux*,

& de la foudre qui gronde & qui frappe à sillons redoublés la terre & l'onde. Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid que parce qu'il est vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui est froid, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu; on ne saurait en acquérir.

G.

GALANT.

Ce mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté* & *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froissard* : on trouve même dans le roman de la *Rose*, *galandé*, pour signifier *orné*, *paré*.

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il est probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Espagnols, sont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement celtique; de-là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce désir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment*, *se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire,

ſe conduire en homme de cœur. Un *galant homme* chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage* : en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés.* Un *homme galant* eſt tout autre choſe qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe :* mais *être le galant d'une dame* a une ſignification plus forte ; cela ſignifie *être ſon amant ;* ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, & même d'effronterie : c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie*, dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs ; & même depuis peu il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus* : ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſignification plus préciſe & moins arbitraire.

GARANT.

Garant est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un, & qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudesque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conservés de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore chez la plupart des nations du Nord *assurance*, *garantie*; & c'est en ce sens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme signifiant *promesse du roi*. Lorsque, dans le moyen âge, les rois fesaient des traités, ils étaient garantis de part & d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, & même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberousse* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Venise en 1117, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape & les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole, & les Normands de com-

battre leur souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'observation du traité sur l'ame du roi.

L'usage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs princes d'Asie & d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparassent des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Castille de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Espagne & les Etats généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Espagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & souveraines. Il signa & fit même signer au roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait sa liberté. C'est sur-tout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres ; & on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiècle philoſophique & critique des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeizième ſiècle un héros dont aucun contemporain, ni *St Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les regiſtres de la ſorbonne?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne, &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il fallut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avoit pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme Mme *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une

salade. On prétend qu'il a pissé la rivière de Seine, & que c'est à lui seul que les Parisiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philosophes qui ne veulent pas même assurer les choses les plus vraisemblables, à moins qu'elles ne soient bien prouvées.

Ils disent que si les Parisiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'est pas une raison pour que les autres nations y croient; que si *Gargantua* avait fait un seul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attesté. Enfin, ils traitent sans façon les Parisiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de superstitieux imbécilles, parmi lesquels il se glisse des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret*, cordelier à la grand'manche, confesseur de filles, & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que si aucun écrivain, excepté *Rabelais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun historien aussi ne les a contredits; que le sage de *Thou* même qui croit aux sortiléges, aux prédictions & à l'astrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Motte-le-Vayer*. *Mézerai* les a respectés au point qu'il n'en dit pas un seul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé

ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui ; tous les gazetiers, tous les feseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux, ni gazettes dans ce temps-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua* ; & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui font l'instruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raison, la vérité & la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe ; elle possède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du

crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame ; c'est bien peu de chose. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je ; pour peu que vous soyez avare, ambitieux & fripon, vous vous en trouverez très-bien.

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Venise était toujours l'asile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, Gazettes du nom de Gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-sous, qui avait cours à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial ; on y imprime tous les jours la Gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette Gazette est vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas ; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraste Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631, & il en eut le privilége, qui a été long-temps un patrimoine de sa famille. Ce privilége est devenu un objet important dans Amsterdam ; & la plupart des gazettes des Provinces-Unies font encore un revenu pour plusieurs familles de magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze Gazettes

par semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré ; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les Gazettes de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embrassent l'univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette sont rectifiées par les suivantes, & qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques, que les souverains mêmes y font inférer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraissent pas être dans la bienséance de la société, en ne donnant le titre de *Monsieur* qu'à certaines personnes, & celui de *Sieur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais souillés par la médisance, & ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des gazettes étrangères ; celles de Londres, excepté celle de la cour, sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorise. Les gazettes françaises, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, &

ils les ont imitées dans leur narration ; c'eſt comme ſi un hiſtorien romain eût employé le ſtyle de la loi des douze tables. Ce n'eſt que dans le ſtyle des lois qu'il eſt permis de dire : *le roi aurait reconnu*, *le roi aurait établi une loterie* : mais il faut que le gazetier diſe : *nous apprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie*, &c..... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le ſtyle de ces écrits doit être de la plus grande ſimplicité ; les épithètes y ſont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire : *cet auguſte corps a eu une audience du roi*, *ces pères de la patrie ſont revenus à cinq heures préciſes*. On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occaſions où ils ſont néceſſaires. *Son alteſſe dina avec ſa majeſté*, *& ſa majeſté mena enſuite ſon alteſſe à la comédie ; après quoi ſon alteſſe joua avec ſa majeſté ; & les autres alteſſes & leurs excellences meſſieurs les ambaſſadeurs aſſiſtèrent au repas que ſa majeſté donna à leurs alteſſes*. C'eſt une affectation ſervile qu'il faut éviter. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665 ; car les premiers journaux ne furent en effet que de ſimples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raiſonnée. Elle déplut à pluſieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de

ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723 à Paris sous plusieurs noms différens : *Nouvellistes du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses; la malignité en procura le débit : mais la raison & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

GÉNÉALOGIE.

SECTION PREMIÈRE.

Les théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier *St Matthieu* avec *St Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, & l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux & les Grecs féconds en fables & en inventions,

(*a*) Chap. I.

(*b*) Chap. III, v. 23.

lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent qu'il était d'une race obscure & honteuse, & il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisédech* était la figure, suivant l'apôtre. (*c*) En effet l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la suite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur disait de JESUS, & *Origène* (*f*) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de *St Jean*: Nous ne sommes point nés de fornication; nous n'avons jamais servi personne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils faisaient à JESUS sur le défaut de sa naissance, & sur son état de serviteur: car ils

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.

(*d*) Article 2.

(*e*) Chap. XIII.

(*f*) Sur *saint Jean*, ch. VIII, v. 41.

prétendaient,

prétendaient, comme nous l'apprend ce père, (*g*) que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, & avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, & que tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même DIEU.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la mépriſe des Juifs, était le surnom du père de *Joseph*, comme l'assure *saint Epiphane*; (*h*) ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme *St Jean Damascène*. (*i*)

Quand à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdras*; *Epictète* était même né dans la servitude; aussi *St Cyrille* de Jérusalem

(*g*) Contre *Celse*, chap. VIII.

(*h*) Hérésie, LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

a grande raison de dire (*l*) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline*, que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve; & c'est-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance; (*m*) mais, comme nous l'apprend *St Chrysostome*, (*n*) JESUS ne fit aucun miracle avant son baptême, & ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que *St Epiphane* (*o*) prétend que de nier des miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du St Esprit, qui descendit sur lui dans son baptême; ce sont les Juifs que nous combattons ici & non pas les hérétiques.

Monsieur *Wagenseil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé Toldos Jeschu, dans lequel il est rapporté (*p*) que *Jeschu* étant à Bethléem de Juda lieu de sa naissance, il se mit à crier tout haut :

(*l*) Sixième Catéchèse, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX sur *saint Jean*.

(*o*) Hérésie LI, n. 20.

(*p*) Page 7.

Quels sont ces hommes méchans qui prétendent que je suis bâtard & d'une origine impure ? ce sont eux qui sont des bâtards & des hommes très-impurs. N'est-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté ? Et je suis entré en elle par le sommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un si grand poids à M. *Bergier*, que ce savant théoligien n'a point fait difficulté de l'employer sans en citer la source. Voici ses propres termes page 23 de *la certitude des preuves du Christianisme*: « JESUS » est né d'une vierge par l'opération du St Es- » prit ; JESUS lui-même nous l'a ainsi assuré » plusieurs fois de sa propre bouche. Tel est » le récit des apôtres. » Il est certain que ces paroles de JESUS ne se trouvent que dans le Toldos Jeschu, & la certitude de cette preuve de M. *Bergier* subsiste, quoique *St Matthieu* (*q*) applique à JESUS ce passage d'*Isaïe* : (*r*) il ne disputera point, il ne criera point, & personne n'entendra sa voix dans les rues.

Selon *St Jérôme*, (*s*) c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde, que *Buddas* auteur de leur dogme naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent *Jules César*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI* roi d'Angleterre & d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne, parce qu'elle consiste à tirer un enfant de la

(*q*) Chap. XII, v. 19.

(*r*) Chap. XLII, v. 2.

(*s*) Liv. I, contre *Jovinien*.

matrice par une incision faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) surnommé le *Magicien* & *Manés*, prétendaient aussi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela signifierait seulement que leurs mères étaient vierges lorsqu'elles les conçurent. Or, pour se convaincre combien sont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la glose du célèbre évêque du Pui en Vélai, M. de *Pompignan*, sur ce passage des Proverbes : (*u*) Trois choses me sont difficiles à comprendre, & la quatrième m'est entièrement inconnue : la voie de l'aigle dans l'air, la voie du serpent sur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, & la voie de l'homme dans sa jeunesse. Pour traduire littéralement ces paroles, suivant ce prélat, chap. 3, seconde partie de *l'incrédulité convaincue par les prophéties*, il aurait fallu dire : *viam viri in virgine adolescentula*, la voie de l'homme dans une jeune fille vierge. La traduction de notre Vulgate, dit-il, substitue un autre sens exact & véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme sa curieuse interprétation par l'analogie de ce verset avec le suivant : telle est la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'essuie la bouche & dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en soit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troisième siècle. Plusieurs ont été dans cette opinion & y sont encore,

(*t*) Récognitions, liv. II, art XIV.

(*u*) Chap. XXX, v. 18.

disait *St Clément* d'Alexandrie, (*x*) que *Marie* est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne : car quelques-uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'Evangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit : (*y*) Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; & du protévangile de *Jacques* où la sage-femme s'écrie : (*z*) Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre un fils au monde & a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux Evangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Eglise ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeschu* ajoute : je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Eglise. (*a*) Le bréviaire des Maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie. *St Augustin* & le pape *Felix* disent expressément que la vierge devint enceinte par l'oreille. *St Ephrem* dit la même chose dans un hymne, & *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée* sur-

(*x*) Stromates, liv. VII.

(*y*) Art IX.

(*z*) Art XIX.

(*a*) *Asseman*, bibl. orient. tom. I, p. 91.

nommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : le verbe est entré par l'oreille de la vierge, & il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée, & qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge & qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ*, & qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens ; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin* qui y fait intervenir le St Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait visité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Eglise tels que *St Justin*, *Athénagore*, *Tertullien*, *St Clément* d'Alexandrie, *St Cyprien*, *Lactance*, *St Ambroise* & autres, ont cru d'après les juifs *Philon* & *Josephe* l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes & avaient engendré avec elles. *St Augustin* (*c*) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles & de beaux garçons apparaissant tous nus aux princes des ténèbres qui sont les mauvais anges, font échapper de leurs membres

(*b*) Chap. VIII de la Psalmodie.

(*c*) Liv. XX, contre *Faust*e, ch. XLIV, de la nature du bien, & ailleurs.

relâchés par la concupiscence la substance vitale, que ce père appelle la nature de DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en disant que la majesté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

Il est vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels, (*e*) mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la spiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes en disant que le même ange qui transformé en femme avait reçu la semence d'un homme, se servait de cette semence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à son tour la figure d'un homme. Les théologiens désignent par les termes d'incube & de succube ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèse par *Othon Gualterius*, liv. II, chap. XV des disquisitions magiques par *Delrio*; & chap. XIII du discours des sorciers par *Henri Boguet*.

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans son jeune âge, palefrenier de la

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

(*e*) *Tertulien*, contre *Praxée*, chap. VII.

veuve *Cadisha*, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire & de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le tronc est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète, si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre-humain

a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collége. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au dairi du Japon; & je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

JE dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous deman-

dons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre son semblable ; mais telle est notre destinée, que nous savons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut se former sans germe, autrement une carpe pourrait naître sur un if, & un lapin au fond d'une rivière, sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais savez-vous ce qu'il faudrait pour que vous sussiez comment ce germe se développe & se change en chêne ? Il faudrait que vous fussiez DIEU.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux & des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il veut.

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant : j'en conviens, mais je vous répondrai ce que dit l'Evêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ses confrères. Il avait eu deux enfans de son mariage avant d'entrer dans les ordres ; il les présenta, & on rit. *Messieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'est que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération & sur les germes, lisez ou re-

lisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures, (*) qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

GENÈSE.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces temps reculés ; car pour la théologie nous la respectons ; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'est ainsi qu'on a traduit ; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre.* Cette leçon, d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puissant, qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement

(*) *L'homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans.*

vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne phyſique de leurs maîtres ; c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïſe*, les philoſophes phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à peu près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guère poſſible que les Phéniciens, ſi bons navigateurs, n'euſſent pas quelques bons aſtronomes ; mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés dûrent être ménagés par l'auteur de la Genèſe, qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſens-deſſus-deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encore arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Cette

idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniaton*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne soit très-vraie; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU dit : *Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite; & il vit que la lumière était bonne, & il divisa la lumière des ténèbres, & il appela la lumière* jour *& les ténèbres* nuit; *& le soir & le matin furent un jour.* Et DIEU dit aussi : *Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux; &* DIEU *fit le firmament; & il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament; &* DIEU *appela le firmament* ciel; *& le soir & le matin fit le second jour, &c. & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranches *Huet*, *le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune

hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion : *Il dit que la lumière ſoit, & la lumière fut*, ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſeaume, *dixit, & facta ſunt*. C'eſt un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit & l'enlève. Mais ici c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, & DIEU *vit que cela était bon*. Tout eſt ſublime dans la création ſans doute ; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs ; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, & le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité ; mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La séparation de la lumière & des ténèbres n'est pas d'une autre physique ; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eaux aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrissent & se fermassent. Telle était l'astronomie d'alors ; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées grossières, empruntées des autres peuples un peu moins grossiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit ; il fit aussi les étoiles.*

C'est toujours, il est vrai, la même igno-

rance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme des points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſqu'également grands.

DIEU *dit auſſi : Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons, &c.*

Qu'entendaient les Juifs par *feſons l'homme à notre image ?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps ; & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU ou les Dieux ſecondaires créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſemblance, il

il semble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU & les Dieux mâles & femelles. On a recherché si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le sens le plus naturel est que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même temps; mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les sept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens disaient que DIEU avait fait le monde en six temps, que l'ancien *Zoroastre* appelle les six *gahambars* si célébres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitassent les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs savans ont cru vraisemblable que l'allégorie des six jours est imitée de celle des six temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples eussent cette idée, avant qu'il l'eût inspirée au peuple Juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventassent les arts avant que les Juifs en eussent aucun.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le second s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie..... Le troisième est le Tygre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette version, le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie & de

l'Afrique. L'Euphrate & le Tygre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des sources du Tygre & de l'Euphrate; & si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie & de celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, & se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'est fort bien fait de *cultiver son jardin*, mais il est difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente positions différentes.

Ne mangez point du fruit de la science du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi: Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, feſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme: mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les

principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *tridrac ; alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très-petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déjà plus que la ſociété royale de Londres & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie ; c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam* & *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'Eſprit-ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lorſqu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place ; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle & la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déjà ? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens

ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'est une hérésie ; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre, &c. il dit à la femme, &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable ; tout y est physique. Le serpent était regardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le serpent; & cette fable avait été conservée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans son livre VI contre *Celse*. On portait un serpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'*Eusèbe* dans sa *Préparation évangélique*, livre premier, chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïse*, portèrent toujours l'image d'un serpent sur la poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires, & c'est pourquoi lorsque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique & si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur son ventre, pourquoi nous cher-

chons toujours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre ; (du moins à ce qu'on croit) préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus ſûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos misères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, & ſur-tout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſur-tout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt par-tout la maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il ſe peut très-

bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Eliesер* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du serpent qui les avait tantés ; & *Origène* prétend qne cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, signifie la Trinité ; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloïm*. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'est une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, disent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils disent qu'en cela son

état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que DIEU punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à peu près comme si on disait, il fut un temps où il ne paraissait aucun arbre, où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De-là l'idée du siècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât, de-là ce combat de *Typhon* contre *Osiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux, & cette fameuse boîte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque, puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De

plus

plus, les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé, fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un signe à Caïn.

Quel Seigneur ! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* son aîné, sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par-là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale à la vérité, & une instruction prise dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exista, qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale, contre toute justice, contre tous les principes du sens commun, c'est que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain,

& ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner? il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* sera puni sept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de sauvegarde. C'est, disent les impies, une fable aussi exécrable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse*, dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant DIEU, osent condamner le DIEU d'Israël, & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, & respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines; ils voyaient nos

filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes ; aussi la Genèse ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géans. C'est encore se conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge. (*)

Je remarquerai seulement ici que *St Augustin* dans sa *Cité de Dieu*, n°. 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit historia* : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogygès en Grèce. Ils sont regardés comme universels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale. *St Augustin* ne se trompe donc pas en disant que l'histoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous & avec votre semence après vous, & avec tous les animaux,*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Assise*, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales

(*) Voyez l'article *Déluge*.

& aux lièvres : Chantez, ma sœur la cigale ; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, & remonter aux temps où l'on écrivait ce livre qui est un scandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai ; cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient ; &

il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc, descendons, confondons leur langue; afin que personne n'entende son voisin. (*)

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient 318 ,) *tomba sur les cinq rois ; les défit & les poursuivit jusqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas on compte quatre-vingts lieues ; & encore faut-il franchir le Liban & l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait *Abraham*, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que

(*) Voyez sur ce passage l'article *Babel*.

des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceste de *Loth* & de ses filles ; & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'est pas sans ressemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'*Orphée*, & d'*Euridice ?*

Bien des savans pensent, avec le grand *Newton* & le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorsque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'écriture sainte pour que nous le révérions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'Esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne sont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Testament est une histoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il s'est trouvé quelques savans qui ont pré-

tendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles ; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtre qui veut dominer ſur les eſprits.

Il eſt vrai que pluſieurs célébres pères de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſur-tout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduiſît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme, en *argent monnayé*, & que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point

d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes, puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; & les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon; ſoyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des Mille & une nuits l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac*

(*) Voyez *Moïſe*.

fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hemor, fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma sa tristesse par des caresses tendres; & il alla à Hemor son père, & lui dit: Donnez-moi ce te fille pour femme.

C'est ici que les savans se révoltent plus que jamais. Quoi! disent-il, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser; le mariage se conclut, on comble de présens *Jacob* le père & *Dina* la fille; le roi de Sichem daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches*; il a la bonté incroyable, incompréhensible de se faire circoncire, lui, son fils, sa cour & & son peuple, pour condescendre à la superstition de cette petite horde, qui ne possède pas une demi-lieue de terrain en propre! Et pour prix d'une si étonnante bonté, que font nos patriarches sacrés? ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main; ils massacrent le roi, le prince son fils & tous les habitans. L'horreur de cette St Barthelemi n'est sauvée que parce qu'elle est impossible. C'est un roman abominable, mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son pré-

puce entamé, on se défend contre deux scélérats, on s'assemble, on les entoure, on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impossibilité plus palpable, c'est que par la supputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que si on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus: c'est sur quoi on se récrie. On dit: Qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu si long-temps de toute la terre, un livre où la droite raison & les mœurs sont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour saint, pour dicté par DIEU même? n'est-ce pas une impiété de le croire? n'est-ce pas une fureur d'anthropophages de persécuter les hommes sensés & modestes qui ne le croient pas?

A cela nous répondons: l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copistes ont pu mêler des absurdités révoltantes à des histoires respectables. C'est à la sainte Eglise seule d'en juger. Les profanes doivent se conduire par elle. Ces absurdités, ces horreurs prétendues n'intéressent point le fond de notre religion. Où en seraient les hommes, si le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina*?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Israël eussent un roi.

C'est ici le passage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'est ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & sage *Samuel Clarke*, le profond philosophe *Boling-*

broke, le docte *le Clerc*, le savant *Fréret* & une foule d'autres savans à soutenir qu'il était impossible que *Moïse* fût l'auteur de la Genèse.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'est principalement ce verset qui détermina *Astruc* à bouleverser toute la Genèse & à supposer des mémoires dans lesquels l'auteur avait puisé. Son travail est ingénieux, il est exact, mais il est téméraire. Un concile aurait à peine osé l'entreprendre. Et de quoi a servi ce travail ingrat & dangereux d'*Astruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'est là le fruit de l'arbre de la science dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance soient plus nourrissans & plus aisés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verset, que ce chapitre ait été écrit par *Moïse* ou par *Samuel*, ou par le sacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Esdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemises ne s'informent jamais si nous existons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge ; & nous nous tourmentons pour savoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voisin à l'occident du lac de Sodome !

O miseras hominum mentes, ô pectora cæca !

GÉNIE.

SECTION PREMIÈRE.

GÉNIE, daimon ; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *mânes*, (*a*) aient paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en ſait rien. Ces démons, dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprètes & des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, inter summum æthera, & infimas terras, in isto interstitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolasque vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, inde suppetias: ceu quidam utriusque interpretes, & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in sympostio autumat, cuncta denuntiata, & magorum varia miracula, omnesque præsagium species reguntur.

St Augustin a daigné réfuter *Apulée;* voici ses paroles :

« (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que » les démons ne sont ni mortels ni éternels, » car tout ce qui a la vie, ou vit éternel- » lement, ou perd par la mort la vie dont il » est vivant; & *Apulée* a dit que quant au » temps, les démons sont éternels. Que reste- » t-il donc, sinon que les démons tenant le » milieu, ils aient une chose des deux plus » hautes & une chose des deux plus basses. » Ils ne sont plus dans le milieu, & ils tom- » bent dans l'une des deux extrémités; & » comme des deux choses qui sont, soit de » l'une, soit de l'autre part, il ne se peut » faire qu'ils n'en aient pas deux, selon que » nous l'avons montré, pour tenir le milieu » il faut qu'ils aient une chose de chacune; » & puisque l'éternité ne leur peut venir des » plus basses, où elle ne se trouve pas, c'est

(*b*) *Cité de* DIEU, liv. IX, chap. XII, pag. 324, traduction de *Giri.*

» la seule chose qu'ils ont des plus hautes ;
» & ainsi pour achever le milieu qui leur appar-
» tient, que peuvent-ils avoir des plus basses
» que la misère ? »

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, soit bienfesans, soit malfesans, je n'en puis parler en connaissance de cause ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous fesons, un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner, non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est sur-tout cette invention qui paraissait un don des Dieux, cet *ingenium quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or, un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original, n'est point réputé génie ; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnassent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Poussin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons ta-

bleaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon musicien en France, avait le génie de la musique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en surpassant ses maîtres ?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés : si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois ? la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressemblaient au chant grégorien ? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront, J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de chose après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui faisaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf Muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit:

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.
Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie est-il autre chose que le talent? qu'est-ce que le talent, sinon la disposition à réussir dans un art? pourquoi disons-nous le génie d'une langue? c'est que chaque langue par ses terminaisons, par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parce que sa marche nécessairement simple & régulière ne gênera jamais l'esprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris soin des affaires de César* que de cette seule manière; mais en grec & en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent-vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le style lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française & de l'allemande.

On appelle *genie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui distinguent un peuple d'un autre.

Il

Il suffit de voir des Français, des Espagnols & des Anglais pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poésie, pour la musique, pour la peinture? cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière; aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GÉNIES.

La doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres: la terre est sans doute immobile au milieu du monde; le soleil & les planètes ne tournent que pour

elle ; & les étoiles ne ſont faites que pour nous ; l'homme eſt donc le grand objet de toute la natnre. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, & de l'immenſité du ciel ? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace & les globes ſont peuplés de ſubſtances, & puiſque nous ſommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, & que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la choſe poſſible, aura bientôt trouvé des diſciples, perſuadés que la choſe exiſte. On a donc commencé par dire : Il peut exiſter des génies, & perſonne n'a dû affirmer le contraire ; car où eſt l'impoſſibilité que les airs & les planètes ſoient peuplés ? On a dit enſuite : il y a des génies ; & certainement perſonne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques ſages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop conſidérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de ſa ville, l'autre celui de Mars & de Saturne ; les génies des quatre élémens s'étaient manifeſtés à pluſieurs philoſophes ; plus d'un ſage avait vu ſon propre génie ; tout cela d'abord en ſonge ; mais les ſonges étaient les ſymboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il fallait bien qu'ils euſſent des ailes ; ils en avaient donc, Nous ne connaiſſons que des

corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient des génies, & plus légers, puiſqu'ils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilége de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouir du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génie, donc il n'y en a point : on lui aurait répondu : Vous raiſonnez fort mal ; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aériennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous ; vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien & de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *peris* & leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* & *cacodaimons*, les Latins *bonos & malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt eſſentiellement tout le contraire. *Platon* admit ſans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; de graves hiſtoriens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* aurait-il été aſſez mal aviſé pour aſſurer ce fait, s'il n'avait pas été bien vrai ?

Conſidérez encore quelle ſource de fêtes, de divertiſſemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(a) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*
(b) *Ipse suos adsit genius visurus honores,*
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles & des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe: quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes; & l'inscription porte: *Au génie des Augustes*; c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci: Je n'ai jamais vu de génie; aucun homme de ma connaissance n'en a vu: *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes* qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'Etat, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est pos-

(a) *Horace.*
(b) *Tibulle.*

sible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées, & des pieds de chèvre; cependant j'attendrai que j'en aie vu plusieurs pour y croire: car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

Comme le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose & en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes: on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes: ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités, les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes; ainsi un per-

ſonnage de comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne reſpirera point la paſſion ; & dans aucun de ces écrits, on n'emploîra ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expreſſions véhémentes.

Entre le ſimple & le ſublime, il y a pluſieurs nuances, & c'eſt l'art de les aſſortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poéſie. C'eſt par cet art que *Virgile* s'eſt élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi! ut perii! ut me malus abſtulit error!

ſerait auſſi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il eſt naturel, vrai & élégant, & que le ſentiment qu'il renferme convient à toutes ſortes d'états. Mais ce vers,

Caſtaneæque nuces mea quas Amarillis amaba',

ne conviendrait pas à un perſonnage héroïque, parce qu'il a pour objet une choſe trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui eſt bas & groſſier ; car le bas & le groſſier n'eſt point un genre, c'eſt un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit ſe permettre le mélange des ſtyles, & quand on doit ſe le défendre. La tragédie peut s'abaiſſer, elle le doit même ; la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus*, si naturels & si tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne seraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expression figurée dans l'orient désert, est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà, au mot *Esprit*, qu'un auteur qui a écrit sur la physique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* physicien, ajoute qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il suppose être physique & moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit *que si on met en usage la petite vérole artificielle, la mort serait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence, c'est de mêler au style simple & noble qu'exige l'histoire, ces termes populaires, ces expressions triviales que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans *Mézerai*, & même dans *Daniel* qui, ayant écrit long-temps après lui, devrait être plus correct, *qu'un général sur ces entrefaites se*

mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture. On ne voit point de pareille bassesse de style dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ses opéra emploie le même genre qui lui est si naturel dans ses contes & dans ses fables. *Benserade* mit dans sa traduction des Métamorphoses d'*Ovide* le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude, & ployer son génie à son gré?

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond précisément à celui de *Grammairiens*: chez les Grecs & les Romains, on entendait par grammairien non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale & particulière, qui sur-tout fesait son étude de la poésie & de l'éloquence; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans; celui

qui

qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec & du latin, celle de l'italien, de l'espagnol & sur-tout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens, & l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme: mais les véritables gens de lettres se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le seizième siècle, & bien avant dans le dix-septième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique grammaticale des auteurs grecs & latins; & c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chef-d'œuvres de l'antiquité; aujourd'hui cette critique est moins nécessaire, & l'esprit philosophique lui a succédé: c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des gens de lettres; & quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre

siècle, que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphysique & d'une pièce de théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet ; & c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de *Balzac* & de *Voiture ;* ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie & épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire & à polir la nation : leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs & latins ; mais appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée : prédictions des astrologues, divination des magiciens, sortiléges de toutes espèces, faux prestiges, faux merveilleux, usages superstitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille disputes puériles, qui étaient autrefois dangereuses, & qu'ils ont rendues mépriſables : par-là ils ont en effet servi l'Etat. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'est aux véritables gens de lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; & ceux qui sont nés sans fortune trouvent aisément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la bassesse offraient à la vanité,

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit* : le bel-eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel-eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, & l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne ſont point auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens ; ils jouiſſent plus de la ſociété ; ils ſont juges, & les autres ſont jugés.

GÉOGRAPHIE.

La géographie eſt une des ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes

ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la poſition relative d'Agra & de Déli eſt un peu connue ; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à peu près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale, depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième ; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues : de ſorte, que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptième degré & le cent ſoixante & quinze ; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix & le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes ; & c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, ils ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres Etats ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eſt que depuis très-peu

d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du temps du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Monténégrins, & qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ſerait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus connu en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens

ne se forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juste avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure excessive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid est souvent si terrible dans le nord de la Suède & de la Russie, que le thermomètre y est descendu jusqu'à trente-quatre degrés au-dessous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'est se tromper de plus de soixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme si chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expressions de ses voisins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne soit habitée; mais dans la Russie, il est encore des déserts de trente à quarante lieues. Le désert des landes de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, sur lesquelles il n'a jamais passé ni un homme ni même un oiseau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu desquels sont de misérables îles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France; cependant on

ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille suisses à sa solde; mais le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marseille, lui paraît une forteresse importante & presqu'imprenable. Il n'avait pas vu cette belle forteresse:

Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.

On est bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyse reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie & de la Canche. L'Oyse coule à quelques lieues de Paris; la Sarre est en Lorraine près de la basse Alsace, & se jette dans la Moselle au-dessus de Trèves. La Somme prend sa source près de St Quentin, & se jette dans la mer au-dessous d'Abbeville. L'Authie & la Canche sont des ruisseaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyse que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'est guère possible que l'auteur se soit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maison de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rhodès un ſoulier de la Ste Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrétiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donnée en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrétiens. Un turc, & un turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarchat, & fit bien; mais ſe faire prêtre, quelle idée!

Il dit que la principale erreur de l'Egliſe grecque eſt de croire que le St Eſprit ne procède que du père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur? l'Egliſe latine ne croit la proceſſion du St Eſprit par le père & le fils que depuis le neuvième ſiècle; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cents ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'Egliſe grecque ruſſe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *St Antoine*. Encore s'il avait attribué la

chose à *St Nicolas*, on aurait pu autrefois excuser cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiècle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre ſotte voiſine, & votre voiſin encore plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue St Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands hommes a été de nôtre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le fauxbourg St Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappemonde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin, vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquième qui eſt encore

aussi inconnue qu'immense, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur; vous opposerez l'univers à la rue St Jacques.

Vous leur direz que *Jules-César*, qui étendit son pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne sut pas un mot de ce qu'ils croient si universel; que leurs ancêtres, à qui *Jules-César* donna les étrivières, n'en surent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroisse St Severin donnaient le ton au reste du monde.

GÉOMÉTRIE.

Feu M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie; il voulut remonter à la source, & suivre la marche de nos découvertes & des besoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile; mais elle n'a pas été suivie; elle exige dans le maître une flexibilité d'esprit qui sait se proportionner, & un agrément rare dans ceux qui suivent la routine de leur profession.

Il faut avouer qu'*Euclide* est un peu rebutant; un commençant ne peut deviner où il est mené. *Euclide* dit au premier livre que *si une ligne droite est coupée en parties égales & inégales, le quarrés construits sur les segmens inégaux sont doubles des quarrés construits sur la moitié de la ligne entière, & sur la petite*

ligne qui va de l'extrémité de cette moitié jusqu'au point d'interſection.

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorème ; & quand il eſt compris, l'étudiant dit : A quoi peut-il me ſervir, & que m'importe ? il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſièrement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mélange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier : Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déjà ſoixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante, trois cents ſoixante tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer ? Elle ſera évidem-

ment de six fois six pouces, qui font trois pieds.



Il connaît la longueur & la largeur ; il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous fesiez courir une règle de trois pieds de long & d'un pied de large sur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière ? voilà donc la superficie trouvée, elle est de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds quarrés.

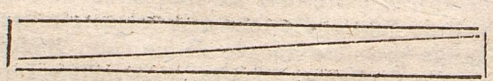
Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il est donc, dit le disciple, aussi long qu'un des deux côtés ?

LE MAITRE.

Non, il est plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi ! si je fais passer des lignes sur cette transversale que vous appelez *diagonale*,



il n'y en aura pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur est donc égale ? Quoi !

lorsque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'est-il pas de la même hauteur qu'eux ?

LE MAITRE.

Il est de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela est démontré. Faites descendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien précisément déborde-t-elle ?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en saura jamais rien, de même qu'on ne saura point précisément quelle est la racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de cinq est de deux, plus une fraction.

LE MAITRE.

Mais cette fraction ne se peut exprimer en chiffre, puisque le quarré d'un nombre, plus une fraction, ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne saurais jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

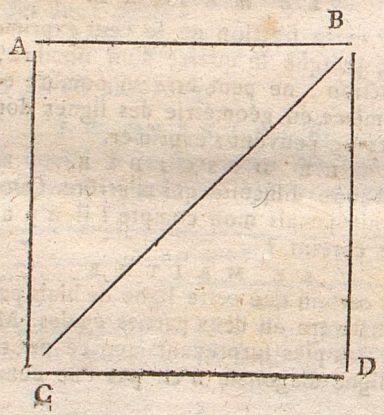
LE MAITRE

Il est certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il il n'est pas plus surprenant que ce petit reste de la ligne diagonale n'ait pas une commune

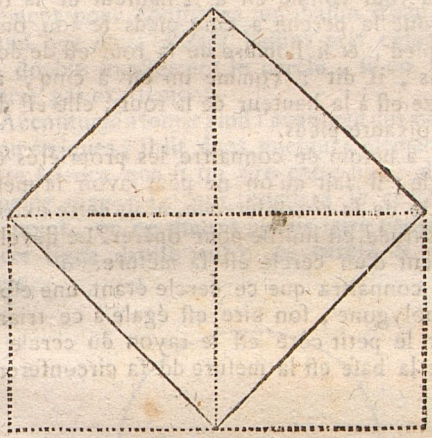
mesure avec les côtés, qu'il n'est surprenant que vous ne puissiez trouver en arithmétique la racine quarrée de cinq.

Vous n'en saurez pas moins votre compte ; car si un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards par exemple, vous en aurez douze cents, dont la racine quarrée est entre trente-quatre & trente cinq, & vous saurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de mystère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'esprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommensurable, immesurable aux côtés & aux bases, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne saura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui sera démontré être le double du quarré A, B, C, D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le quarré sont égaux. Ensuite traçant cette figure, il démontre à l'esprit & aux yeux, que le quarré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux



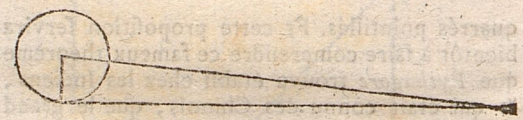
quarrés pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures semblable établies sur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorème a sur le champ son application; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème stérile ; mais il sait que l'ombre de cette perche est à la hauteur de la perche, comme l'ombre de la tour voisine est à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & son ombre un pied, & si l'ombre de la tour est de douze pieds, il dit : comme un est à cinq, ainsi douze est à la hauteur de la tour ; elle est donc de soixante pieds.

Il a besoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il sait qu'on ne peut avoir la mesure exacte de sa circonférence. Mais cette extrême exactitude est inutile pour opérer. Le développement d'un cercle est sa mesure.

Il connaîtra que ce cercle étant une espèce de polygone, son aire est égale à ce triangle dont le petit côté est le rayon du cercle, & dont la base est la mesure de sa circonférence.



Les circonférences des cercles sont entr'elles comme leurs rayons.

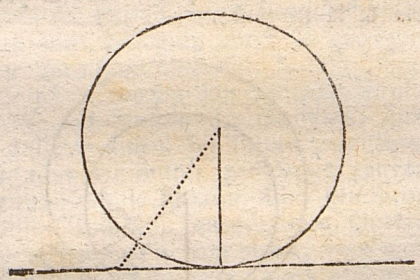
Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes semblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correspondans, les cercles auront

aussi

aussi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainsi comme le quarré de l'hypothénuse est égal au quarré des deux côtés, le cercle, dont le rayon sera cette hypothénuse, sera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaissance servira aisément pour construire un bassin d'eau aussi grand que deux autres bassins pris ensemble. On double exactement le cercle, si on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à sentir ainsi l'avantage des vérités géométriques, il lit dans quelques élémens de cette science que si on tire cette ligne droite appelée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne pourra jamais faire passer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

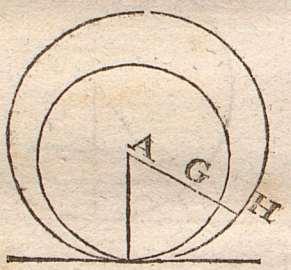


Cela est bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le surprend &

surprendrait aussi des hommes faits. Il est tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui disent que ce n'est point là de la matière, que ce sont des lignes sans largeur. Mais si elles sont sans largeur, ces lignes droites métaphysiques passeront en foule l'une sur l'autre sans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne passera. L'enfant ne sait plus où il en est ; il se voit transporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui est manifestement impossible à la nature soit vrai ?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie transcendante, que tous vos cercles se rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires passent à ce point entre le premier cercle & la tangente.



La sécante AG est plus courte que la sécante AGH, d'accord ; mais il ne suit point de-là que vos lignes courbes puissent passer entre

deux lignes qui se touchent. Elles y peuvent passer, répondra le maître, parce que G H est un infiniment petit du second ordre.

Je n'entends point ce que c'est qu'un infiniment petit, dit l'enfant; & le maître est obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'est-là où *Malezieux* s'extasie dans ses élémens de géométrie. Il dit positivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus simple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C, au-delà & en-deçà duquel elles se séparent.

Je puis toujours diviser un nombre par la pensée; mais suit-il de-là que ce nombre soit infini? Aussi *Newton*, dans son calcul intégral & dans son différentiel, ne se sert pas de ce grand mot; & *Clairaut* se garde bien d'enseigner, dans ses élémens de géométrie, qu'on puisse faire passer des cerceaux entre une boule & la table sur laquelle cette boule est posée.

Il faut bien distinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuse.

L'utile est le compas de proportion inventé par *Galilée*, la mesure des triangles, celle des solides, le calcul des forces mouvantes. Presque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'esprit & le fortifier. Bien peu seront d'une utilité sensible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême sagacité. Vous ressemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer sa fortune.

Lorsqu'*Archimède* trouva la pesanteur spécifique des corps, il rendit service au genre-humain; mais de quoi vous servira de trouver

trois nombres tels que la différence des quarrés de deux ajoutée au cube des trois fasse toujours un quarré, & que la somme des trois différences ajoutée au même cube fasse un autre quarré ? *Nugæ difficiles.* (1)

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIÈRE.

La gloire est la réputation jointe à l'estime ; elle est au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés surmontées. *Céfar*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu ; il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis ; mais le terme de gloire serait impropre à son égard : sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'histoire, qui peut se tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que sa valeur, son désintéresse-

(1) Dans la géométrie comme dans la plupart des sciences, il est très-rare qu'une proposition isolée soit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique sont formées de propositions que la curiosité seule a fait découvrir, & qui sont restées long-temps inutiles sans qu'il fût possible de soupçonner comment un jour elles cesseraient de l'être. C'est dans ce sens qu'on peut dire que dans les sciences réelles, aucune théorie, aucune recherche n'est vraiment inutile.

ment, sa libéralité ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens, mais dans des arts sublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

On a osé dire la gloire de DIEU; il travaille pour la gloire de DIEU; DIEU a créé le monde pour sa gloire: ce n'est pas que l'Etre suprême puisse avoir de la gloire, mais les hommes, n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont les plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le grand faste, & qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine, mais souvent elle porte à des excès, & la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger cherchera une gloire fausse, plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, se faire honneur, se prennent quelquefois dans le même sens, & ont aussi des sens différens. On dit égale-

ment, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès. Alors, gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause, & non pas, il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

Au DIEU que vous servez, Princesse, rendez-gloire.

ATHAL.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel; il est au séjour de la gloire.

Où le conduisez-vous?... à la mort.... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, esprit glorieux est toujours une injure; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres: ainsi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux

conquérans ne valent pas un prince bienfesant; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose; le glorieux veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les saints & les anges, les glorieux, comme habitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne part; il règne glorieusement; il se tira glorieusement d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'une disgrace qui est le fruit de ses talens, & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'est-à-dire, que leur constance rendait respectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Prusse, *Frédéric le grand*, pense ainsi après Rosbac & Lissa, & après avoir été le législateur, l'historien, le poëte & le philosophe de sa patrie ; qu'il aime passionnément la gloire, & qu'il soit assez habile pour être modeste, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale insolence d'un sultan turc à déployer tout son génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Asie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui faisaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouisse de sa gloire, & on l'admirera de parler de ses succès avec cet air d'indifférence & de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette espèce, quoiqu'ils soient de la race mortelle très-chétive.

Mais si au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris près de Gonesse, croit avoir de la gloire quand il est harangué par un régent de l'université qui lui dit : Monseigneur, la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge, vos illustres travaux, dont tout l'univers retentit, &c. je demande alors s'il y a dans cet univers assez de sifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si sots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif,

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur disait un jour : Mes frères, il est très bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miséricordieux ;* car DIEU use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille soutient une thèse sur les cathégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse : *Ek allhà abron doxa : ad majorem Dei gloriam*. Un bon musulman a-t-il fait blanchir son sallon, il grave cette sottise sur sa porte ; un saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaise percée de notre sultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du sultan à DIEU que du sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jusqu'à quand, animaux à deux pieds, sans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs dieux, chacun

d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU ? Cessez de profaner ce nom sacré. Un empereur, nommé *Octave Auguste*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif;* & les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un Chinois.

En 1723 il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était lettré & négociant, deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le sont devenues chez nous, grâces au respect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de considération que l'espèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu hollandais, se trouva dans une boutique de libraire avec quelques savans : il demanda un livre, on lui proposa l'histoire universelle de *Bossuet*,

mal traduite. A ce beau mot d'*hiſtoire univerſelle*, je ſuis, dit-il trop heureux; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiècles; je vais voir ce qu'on penſe de la religion des lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européens! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & ſur cette ambaſſade ſolennelle, par laquelle le puiſſant empereur du Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre; vous êtes trop peu de choſe; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif! dit le Chinois, ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins? Ils ſe flattent bien qu'ils le ſeront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le Chinois; ces gens-là ont-ils jamais vu un vaſte empire? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais

ce n'eſt point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole, on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues, dans un terrain qui en avait ſoixante de large, cela eſt bien beau! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout? Non, répliqua l'européen; il eſt queſtion encore de ces célébres Grecs. Qui ſont ces Grecs? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de cette province, à peu près grande comme la deuxcentième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre ſavant; vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène?* Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure éternellement

mémorable du célèbre *Xixofou Concochigzamki*, ni des mystères du grand *Fi psi hi hi*. Mais, de grâce, quelles sont les choses inconnues dont traite cette histoire universelle? Alors le savant parla un quart d'heure de suite de la république romaine; & quand il vint à *Jules-César*, le Chinois l'interrompit, & lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc? (*a*)

Comment, dit le savant échauffé, est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les païens, les chrétiens & les musulmans? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin*, & l'histoire des papes? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'asiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible, répliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins *Luther*, *Zaingle*, *Bellarmin*, *Œcolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois; il sortit alors, & alla vendre une partie considérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mousse, qu'il ramena dans sa patrie en adorant le *Tien*, & en se recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la gloire; & je dis: Puisque *César* & *Jupiter* sont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous sied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays! ô pré-

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahométans.

dicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges! ô petits auteurs! ô peſans commentateurs! il vous ſied bien de prétendre à la réputation!

GOUT.

SECTION PREMIÈRE.

Le goût, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le ſentiment des beautés & des défauts dans tous les arts: c'eſt un diſcernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion; il eſt, comme lui, ſenſible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui le mauvais avec ſoulèvement; il eſt ſouvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, & ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſuffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe, il faut démêler les différentes nuances: rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement; & c'eſt encore une reſſemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût ſenſuel; car le gourmet ſent & reconnaît promptement le mêlange de deux liqueurs: l'homme de goût, le connaiſſeur,

verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ces vers des *Horaces :*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? qu'il mourût !

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'affecté au beau ſimple & naturel : c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel ; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général, appriſſent à ſentir ce qui leur eſt néceſſaire ; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour ſe former. Un jeune homme ſenſible, mais ſans aucune connaiſſance, ne diſtingue point d'abord les parties d'un grand

chœur de musique ; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations ; le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin ; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, & ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Poussin*, de *le Sueur* ; on entend la déclamation notée des scènes de *Quinault*, avec l'oreille de *Lulli*, & les airs & les symphonies, avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût ; & si des au-

teurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations, qui leur ait dessillé les yeux, comme il s'est trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, & on a raison, quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, & un mauvais goût qui les ignore, & on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser, c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie : il y a du mérite dans

leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût se perd ; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne sait plus où il en est, & il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu ; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne se rassemblent point, où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, & que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

SECTION II.

Y a-t-il un bon & mauvais goût ? oui, sans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grâce.

Mais la grâce n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſquelle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture* qui, dans ſa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le ſuivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiècles où les charmes
Ne ſont pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang ;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort ſait ſes traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer.

La plus belle tête du monde ; (1)
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hasarder.
Pour votre bien & pour le nôtre ;
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Ces vers passent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile* qui passait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de *Richelieu*, *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, fesait ces vers qui sont imprimés à la suite de *Malherbe* & de *Racan :*

Que j'aime en tout temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à soi.
J'y vois tout ce que j'y demande.
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* sont d'un courtisan

(1) M. de *Voltaire* a imité & embelli cette idée dans une épître au roi de Prusse.

qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme grossier sans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de *Voiture* : Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Étampe
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Étampe & crampe vraiment
Riment merveilleusement.
Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuse lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'est-elle pas une plaisanterie trop poussée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle ? n'est-ce pas un mélange de finesse & de grossièreté, de vrai & de faux ? Fallait-il dire au grand *Condé*, nommé le *brochet* dans une société de la cour, qu'à son nom *les baleines du Nord suaient à grosses gouttes*, & que les gens de l'empereur pensaient le frire & le manger avec un grain de sel ?

Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres seulement pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de mots & en pointes ?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, ſur la priſe de Dunkerque : *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* & *Coſtar* le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux; tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres, la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſtà ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante;
E veſtito di penne, un vivo fiato,

Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpiritual che d'armonia compoſto
Vive in angeſte viſcere naſcoſto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déſerts de la Lybie ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique, & que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtyle épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec & de latin au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & ſur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même & les lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaiſſeurs diſtinguent ſur-tout dans le même homme le temps où ſon goût était formé, celui où il acquit ſa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un eſprit un peu cultivé ne ſentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna, & de ceux du même auteur dans ſes vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille ;
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris ? & comment l'a-t-il fait ?
(CORNEILLE.)

Eſt-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaiſſe le goût perfectionné de *Boileau* dans ſon Art poétique, & ſon goût non encore épuré dans ſa ſatire ſur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie :
Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris & les rats.
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore ; enfin, le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-temps, que, malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV* ; & nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu

perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à se corrompre de son temps.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique* combien *Lopez de Véga* se plaignait du mauvais goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, & qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addisson attaque souvent le mauvais goût de ses compatriotes dans plus d'un genre, soit quand il se moque de la statue d'un amiral en perruque quarrée, soit quand il témoigne son mépris pour les jeux de mots employés sérieusement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; & de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & grossier, l'autre fin & naturel.

Le malheur est que quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps & l'exemple instruise une nation qui péche par le goût. C'est ainsi que les Espagnols com-

mencent à réformer leur théâtre, & que les Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

Il est des beautés de tous les temps & de tous les pays, mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout persuasive, la douleur touchante, la colère impétueuse, la sagesse tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureusement leurs comparaisons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des parisiens qui voient rarement des vaisseaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ses droits, à ses usages, fera plus d'impression sur lui que sur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui sera fort bon, & qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage, & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues: *Thomson*, dans sa description des saisons, aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu sociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle, mais livrée à la société jusqu'à l'indiscrétion; & ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui

renferme les femmes, & chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ses tableaux que *Thomson* n'a peint les siens, & qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise; que les scènes naturelles du *Pastor fido* sont incomparablement supérieures aux bergeries de *Racan*; que *Racine* & *Molière* sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaisseurs.

En général le goût fin & sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins, qui sentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus & égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaisseur? qu'alors on est trop choqué des défauts, & trop insensible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés, & moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poésie, en médailles, &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas; le plaisir même de découvrir

une faute le flatte, & lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait frissonner tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres & de génie, qui a fait la statue colossale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange*, & sa petite veste serrée qui n'est pas même le costume oriental; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont insulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens pour se donner le droit de censurer la noble & féconde simplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité: ses ouvrages sont très-utiles; on a désiré seule-

ment qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, & de procurer un prompt débit aux feuilles du Spectateur qu'il composait avec *Steele*.

Cependant, il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres; il fait sentir les défauts de la scène anglaise; & quand il écrivit son Caton, il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style, il aurait réformé sa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de Caton que de très-beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespeare*. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théâtre en foule, des sorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus sage.

Colliers a très-bien senti les défauts du théâtre anglais, mais étant ennemi de cet art par une superstition barbare dont il était possédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Glocester a commenté *Shakespeare* de concert avec *Pope*: mais son commentaire ne roule que sur les mots. L'auteur des trois volumes des Elémens de critique censure *Shakespeare* quelquefois; mais il

censure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'eſt que tous nos héros ſont des Français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans Clélie, dans Aſtrée & dans Zaïde. L'auteur des Elémens de critique reprend ſur-tout très-ſévérement *Corneille* d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopâtre*.

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes; il a ſans doute raiſon: les Français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſur-tout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de la Mort de Pompée. Nous ſavons que *Corneille*, qui a mis de l'amour

dans toutes ses pièces, n'a jamais traité convenablement cette passion, excepté dans quelques scènes du Cid imitées de l'espagnol. Mais aussi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un sens profond, une force d'esprit supérieure dans Cinna, dans plusieurs scènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière scène de Rodogune.

Si l'amour est insipide dans presque toutes ses pièces, nous sommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ses héros ne sont que des raisonneurs dans ses quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces sont durs, obscurs, sans harmonie, sans grâce. Mais s'il s'est élevé infiniment au-dessus de *Shakespeare*, dans les tragédies de son bon temps, il n'est jamais tombé si bas dans les autres; & s'il fait dire malheureusement à *César*.

Qu'il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à présent effectif, *César* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakespeare*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau*, comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

« O terre de mon royaume! ne nourris pas » mon ennemi; mais que les araignées qui » sucent ton venin, & que les lourds crapauds » soient sur sa route; qu'ils attaquent ses » pieds perfides, qui les foulent de ses pas » usurpateurs. Ne produit que de puans char- » dons pour eux; & quand ils voudront

» cueillir une fleur sur ton sein, ne leur pré-
» sente que des serpens en embuscade. »

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakespeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV.* (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il est. Le prince lui répond : « Tu as l'esprit » si gras pour avoir bu du vin d'Espagne, pour » t'être déboutonné après souper, pour avoir « dormi sur un banc après dîner, que tu as » oublié ce que tu devrais savoir. Que diable » t'importe l'heure qu'il est ? à moins que les » heures ne soient des tasses de vin, que les » minutes ne soient des hachis de chapons, « que les cloches ne soient des langues de » maquerelles, les cadrans des enseignes de » mauvais lieux, & le soleil lui-même une fille » de joie en taffetas couleur de feu. »

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces grossièretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'Eglise anglicane ?

Rareté des gens de goût.

On est affligé quand on considère, sur-tout dans les climats froids & humides, cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne lisent jamais, & dont

(*a*) Scène II du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

quelques-uns

quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entièrement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le subdélégué, l'élu, le receveur du grenier à sel, le citoyen aisé, personne n'a de livres, personne n'a l'esprit cultivé; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces, dans celles mêmes qui ont des académies, que le goût est rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre; toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques & d'une grossière oisiveté, amusé par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, qui disait: Je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cents mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on représente un chef-d'œu-

vre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poéſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie, il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuêre.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel. *Erectos ad ſydera tollere vultus :* Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élé-

gant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſur-tout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes un véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le *Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais peintre. *Le Moine* ſe tua de déſeſpoir. *Vanlo* fut prêt d'aller exercer ailleurs ſes talens. Les connaiſſeurs ſeuls les ont mis tous trois à leur place. On voit ſouvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un ſuccès prodigieux. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, les ſentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule ne ſont pas ſentis pendant un temps, parce que la cabale & le ſot enthouſiaſme du vulgaire cauſent une ivreſſe qui ne ſent rien. Les connaiſſeurs ſeuls ramènent à la longue le public, & c'eſt la ſeule différence qui exiſte entre les nations les plus éclairées & les plus groſſières, car le vulgaire de Paris n'a rien au-deſſus d'un autre vulgaire ; mais il y a dans Paris un nombre aſſez conſidérable d'eſprits cultivés pour mener la foule. Cette foule ſe conduit preſqu'en un moment

dans les mouvemens populaires ; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIÈRE.

Il faut que le plaisir de gouverner soit bien grand, puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que DIEU me préserve ici d'enseigner les rois, & messieurs leurs ministres, & messieurs leurs valets de chambre, & messieurs leurs confesseurs, & messieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain : de plus, il serait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement, avec Machiavel & la Politique de l'écriture sainte par *Bossuet*, avec le Citoyen financier, le Guidon des finances, le Moyen d'enrichir un Etat, &c. il y eût encore quelqu'un qui ne sût parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le professeur *Puffendorf* (*a*) ou le baron *Puffendorf*, dit que *David* ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* son conseiller privé, ne trahit point son serment quand il ordonna (selon l'histoire juive) à son fils *Salomon* de faire assassiner *Semeï*, *parce que David ne s'était engagé que pour lui seul à ne*

(*a*) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.

pas tuer Semeï. Le baron, qui réprouve si hautement les restrictions mentales des jésuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne sera pas du goût des conseillers d'Etat.

Pesez les paroles de *Bossuet* dans sa Politique de l'écriture sainte à monseigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par succession à la maison de David & de Salomon, & le trône de David est affermi à jamais.* (*b*) (quoique ce petit escabeau appelé *trône* ait très-peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait succéder au préjudice de ses frères : c'est pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethsabée mère de Salomon : Vous savez que le royaume était à moi, & tout Israël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était incontestable ; *Bossuet* le dit expressément à la fin de cet article. *Le Seigneur a transféré* n'est qu'une expression ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime ; la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit *Bossuet*, *qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, l'aîné devait succéder.* Or, cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé sur un double adultère & sur un meurtre, fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné, son roi légitime, dont les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar* & par le général *Joab*. Après cela, avouons qu'il est plus difficile qu'on ne pense de prendre des leçons du droit des gens & du

(*b*) Liv. II, propos. IX.

gouvernement dans l'écriture sainte, donnée aux Juifs, & ensuite à nous pour des intérêts plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi suprême, telle est la maxime fondamentale des nations; mais on fait consister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le salut d'un peuple est de tuer ses voisins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il est encore difficile de trouver là un droit des gens bien salutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penser & à la douceur de la société.

Il y a des figures de géométrie très-régulières & parfaites en leur genre; l'arithmétique est parfaite, beaucoup de métiers sont exercés d'une manière toujours uniforme & toujours bonne; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous sont fondés sur des passions qui se combattent?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines sans discorde; il est donc impossible qu'elle ne soit dans les royaumes. Chaque gouvernement est non-seulement comme les couvens, mais comme les ménages: il n'y en a point sans querelles; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été sanglantes; celles des sujets avec leurs souverains n'ont pas quelquefois été moins funestes: comment faut-il faire? ou risquer, ou se cacher.

SECTION II.

PLUS d'un peuple souhaite une constitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de ministres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes sont tous fiers de l'église de St Pierre, & de leurs anciennes statues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille souhaiteraient que l'Eglise eût moins d'or, & qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers : ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne cesse de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il est sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démosthènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus florissans ils se plaignaient toujours ; la discorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient si mauvaises qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juste *Aristide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Aristophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré

un champ qui était du domaine d'*Apollon!* Mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle est la meilleure forme de gouvernement : il vous dit (c) *que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre les rois, & qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf*, il se trompera beaucoup.

Un suisse, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire disputaient un jour en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens ; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine, & ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu, chacun louant sa patrie par vanité, & s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre-humain ? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde ; le Japon a fermé ses ports aux étrangers, dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux, moitié huns ; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire sont encore sous le joug des Turcs. Ce n'est point

(c) Liv. VII, chap. V.

une race anglaise qui règne en Angleterre ; c'est une famille allemande qui a succédé à un prince hollandais ; & celui ci à une famille écossaise, laquelle avait succédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chassé une famille saxonne & usurpatrice. L'Espagne obéit à une famille française, qui succéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui se vantaient d'être visigothes ; ces visigoths avaient été chassés long-temps par des arabes, après avoir succédé aux Romains, qui avaient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on est parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

SECTION III.

Un voyageur racontait ce qui suit en 1769 ; J'ai vu dans mes courses un pays assez grand & assez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent ; non pas en secret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit

(*) Voyez *Lois*.

de juger souverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a des commissions très-importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal mystère de leur religion se célèbre pour trois petits sesterces; & si le célébrant ne trouve point ce salaire, il reste oisif comme un gagne-denier sans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne sont point le prix de l'agriculture; elles sont le résultat d'un jeu de hasard que plusieurs jouent en signant leurs noms, & en faisant passer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils sont sortis, ils disparaissent; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'administration publique; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent aussi espèces de mandarins.

Une partie considérable des citoyens a toute sa subsistance assignée sur une maison qui n'a rien; & cent personnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens sur cet hôtel imaginaire; droit dont ils n'usent jamais, ignorant profondément ce qui est sensé passer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une proposition faite à quiconque a un peu d'or dans sa cassette, de s'en dessaisir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera passer sans aucun soin une vie douce & com-

(*d*) Si ce voyageur avait passé dans ce pays même deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, & quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

mode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui sera bien meilleur. Le surlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous consolent, en vous assurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une proposition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des choses nécessaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Passez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme si vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raison, on ne vous répond point ; ou si l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, & me sentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poste. Je ne saurais vous le donner, me dit-il ; les commis à la soif qui sont en très-grand nombre, & tous fort sobres, me feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'est point trop boire, lui dis-je, que de se sustenter d'un verre de vin ; & qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monsieur, répliqua-t-il, nos lois sur la soif sont bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui

viennent visiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé. Ils reviennent au bout de l'année ; & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende ; & pour peu que nous soyons récalcitrans on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir trop bu, vous voyez ce que je risquerais avec les intendans de notre santé.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins surpris lorsque je rencontrai un plaideur au désespoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruisseau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je fus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa conversation excita ma curiosité. Notre nation est si sage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y est arbitraire, tout y est abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorsque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ses voisins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraissait dans la dernière misère ; elle avait perdu son argent, ses soldats, ses flottes, son commerce. Je dis, son dernier jour est venu, il faut que tout passe. Voilà une nation anéantie ; c'est dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, industrieuse & fort

gaie, après avoir été autrefois grossière, superstitieuse & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans sa capitale & ses principales villes me parurent plus opulentes que jamais; le luxe était augmenté, & on ne respirait que le plaisir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cause qu'en examinant le gouvernement de ses voisins; j'ai conçu qu'ils étaient tout aussi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus industrieuse qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle se plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'ils éprouvait. Il savait assez bien l'histoire; on lui demanda s'il se serait cru plus heureux il y a cent ans lorsque dans son pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême? il secoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de Saint-Quentin & de Pavie, ou les longs désastres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la seconde race, & les barbaries de la première? A chaque question il était saisi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, disait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah! s'écria-t-il, je me trompais; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

Un aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Ornitie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec, & de ses serres. Mais enfin après avoir pourvu à ses repas & à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, & qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était rusé, il s'associa avec des chauve-souris; & tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou & sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle & les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec sa physionomie grave sut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle & aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce temps le hibou avait toujours dit aux oiseaux, obéissez à l'aigle; ensuite il avait dit, obéissez aux vautours. Il dit bientôt, obéissez à moi seul. Les pauvres oiseaux ne furent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-souris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

« J'AI un grand nombre de catapultes & de » baliſtes des anciens Romains, qui ſont à la » vérité vermoulues, mais qui pourraient » encore ſervir pour la montre. J'ai beaucoup » d'horloges d'eau dont la moitié ſont caſſées ; » des lampes ſépulcrales, & le vieux modèle » en cuivre d'une quinquérème ; je poſsède » auſſi des toges, des prétextes, des laticlaves » en plomb ; & mes prédéceſſeurs ont établi » une communauté de tailleurs qui font aſſez » mal des robes d'après ces anciens monumens. » A ces cauſes à ce nous mouvans, ouï le » rapport de notre principal antiquaire, nous » ordonnons que tous ces vénérables uſages » ſoient en vigueur à jamais, & qu'un chacun » ait à ſe chauſſer & à penſer dans toute » l'étendue de nos Etats, comme on ſe chauſſait » & comme on penſait du temps de *Cnidus* » *Ruſtillus* propréteur de la province à nous » dévolue par le droit de bienſéance, &c. »

On repréſenta au chauſſe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquérèmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre

un peu à la manière de penser actuelle des honnêtes gens de son pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à son alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourrait s'en préſenter.

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très-peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome ; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié ſur la terre ſera lié dans*

dans les cieux. Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainsi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du siége universel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Hasting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainsi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Visigoths, & ensuite les Arabes en Espagne, les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un aussi juste titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient possédé un aussi juste que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, si vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les basses-cours.

Tous ces grands-hommes étaient si parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* jusqu'aux flibustiers, il n'est question que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Testament le prophète *Isaïe* donne le nom de *voleur* au fils que sa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-salal-hasbas, *partagez vîte les dépouilles*. Nous avons déjà remarqué que les noms de *soldat* & de *voleur* étaient souvent synonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui usurpa la couronne sur son frère aîné, fut aussi roi de droit divin

sans difficulté ; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troisième usurpateur.

Les barons normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invasion de l'Angleterre, voulaient des récompenses. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vassaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il est clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire de tous ces seigneurs, ses gardes & ses estafiers: mais il aurait trop risqué. Il se vit donc obligé de partager.

A l'égard des seigneurs anglo-saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'esclavage. On leur laissa, chez eux, la dignité de seigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vassaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, jusqu'à la première querelle.

Et le reste de la nation, que devint-il? ce qu'étaient devenus presque tous les peuples de l'Europe; des serfs, des vilains.

Enfin, après la folie des croisades, les princes ruinés vendent la liberté à des serfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes sont affranchies. Les communes ont des priviléges. Les droits des hommes renaissent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en dispute avec leur roi, & entr'eux. La dispute devenait par-tout une petite guerre intestine, composée de cent guerres civiles. C'est de cet abominable & ténébreux chaos, que sortit encore

une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur destinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vassaux de France pour la Normandie, ensuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aisément les usages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent longtemps composés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaise fut une imitation du conseil d'Etat auquel le chancelier de France préside. La cour du banc du roi fut créée sur le modèle du parlement institué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juridiction du châtelet. La cour de l'échiquier ressemblait à celle des généraux des finances, qui est devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal est inaliénable, fut encore une imitation visible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer sa rançon par ses sujets, s'il était prisonnier de guerre; celui d'exiger un subside quand il mariait sa fille aînée, & quand il faisait son fils chevalier; tout cela rappelait les anciens usages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vassal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puissance des barons. Car c'est sous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes est bien constatée.

Nous voyons donc, jusqu'à cette époque du quatorzième siècle, le gouvernement anglais suivre pas à pas celui de la France. Les deux Eglises sont entièrement semblables; même assujettissement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on se plaint, & qu'on finit toujours par payer à cette cour avide; mêmes querelles, plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines; même chaos; même mélange de rapines sacrées, de superstitions & de barbarie.

La France & l'Angleterre, ayant donc été administrées si long-temps sur les mêmes principes, ou plutôt sans aucun principe, & seulement par des usages tout semblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc & de Venise?

N'est-ce point que, l'Angleterre étant une île, le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui serait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers?

N'est-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples?

N'est-ce point par cette raison que, s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entièrement secoué le joug honteux; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en dansant avec ses chaînes?

La situation de leur pays, qui leur a rendu la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur île, le théâtre de tant de sanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de sang royal dans les combats & sur les échafauds, & qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard ; parce qu'il a fallu long-temps combattre des puissances respectées : la puissance du pape la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé & sur l'ignorance ; la puissance royale toujours prête à se déborder, & qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui mêlant toujours le profane au sacré, voulurent l'emporter sur le baronage & sur les rois.

Peu à peu la chambre des communes est devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes est véritable-

ment la nation : puisque le roi qui est le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *sa prérogative* : puisque les pairs ne sont en parlement que pour eux ; puisque les évêques n'y sont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y est pour le peuple ; puisque chaque membre est député du peuple. Or, ce peuple est au roi comme environ huit millions sont à l'unité. Il est aux pairs & aux évêques comme huit millions sont à deux cents tout au plus. Et les huits millions de citoyens libres sont représentés par la chambre basse.

De cet établissement, en comparaison duquel la république de *Platon* n'est qu'un rêve ridicule, & qui semblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il est né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaste machine, l'ont presque détruite du temps de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatisme absurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui consume un beau bâtiment, qui n'est que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philosophie a détruit le fanatisme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il est à croire qu'une constitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve sa sureté, durera autant que les choses humaines peuvent durer.

Il est à croire aussi que tous les Etats, qui ne sont pas fondés sur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la législation anglaise est enfin parvenue ; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils sont

dépouillés dans presque toutes les monarchies. Ces droits sont, liberté entière de sa personne, de ses biens, de parler à la nation par l'organe de sa plume, de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi, de professer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les seuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'est une très-grande & très-heureuse prérogative par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez la veille; que vous ne serez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un désert; que vous aurez en sortant du sommeil le pouvoir de publier tout ce que vous pensez; que si vous êtes accusé, soit pour avoir mal agi ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne serez jugé que suivant la loi. Cette prérogative s'étend sur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ses biens & de sa personne; & s'il est accusé, il peut demander que la moitié des jurés soit composée d'étrangers.

J'ose dire que si on assemblait le genre-humain pour faire des lois, c'est ainsi qu'on les ferait pour sa sureté. Pourquoi donc ne sont-elles pas suivies dans les autres pays? n'est-ce pas demander que les cocos mûrissent aux Indes & ne réussissent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre; qu'ils n'y ont été cul-

tivés que depuis peu de temps; que la Suède en a élevé à son exemple pendant quelques années & qu'ils n'ont pas réussi; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Bosnie, en Servie. Essayez donc d'en planter.

Et sur-tout, pauvre homme, si vous êtes bacha effendi ou mollah, ne soyez pas assez imbécillement barbare pour resserrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appesantirez le joug, plus vos enfans, qui ne seront pas tous bachas, seront esclaves. Quoi! malheureux, pour le plaisir d'être tyran subalterne pendant quelques jours, vous exposez toute votre postérité à gémir dans les fers! Oh qu'il est aujourd'hui de distance entre un Anglais & un Bosniaque!

SECTION VII.

Ce mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-temps esclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna sur-tout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun anglais osât avoir du feu & de la lumière chez lui, passé huit heures du soir; soit qu'il prétendît par-là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes.

hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant & après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont eu des parlemens; ils s'en vantent, comme si ces assemblées appelées alors *parlemens*, composées de tyrans ecclésiastiques & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu. Les rois n'étaient point despotiques, cela est vrai; & c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus: de-là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattant contre un aigle pour sucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la Divinité & les hommes; ils feisaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu

à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes se mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélerinage à Rome se soumit à payer le denier de *St Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape; le St Père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chassèrent ce misérable roi, & mirent à sa place *Louis VIII* père de *St Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement;

c'étaient des vilains ; leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, & que le petit recueillît ; & n'est-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation ?

Heureusement dans les secousses que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés : la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean sans terre* & *Henri III* à accorder cette fameuse charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue ; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : « Nous accordons » de notre libre volonté les priviléges suivans

» aux archevêques, évêques, abbés, prieurs » & barons de notre royaume, &c. » Dans les articles de cette charte, il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre ; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas ; on voit par l'article XXXII que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de l'eſclavage. Par l'article XXI le roi ordonne que ſes officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant & politique heureux, qui feſait ſemblant d'aimer les barons, mais qui les haïſſait & les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les vilains, qui dans la ſuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; & comme il n'y a proprement que les pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là, ſi les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, & conſervé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des communes

devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puisqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est duc de *Dorset*, & n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est comte d'un village, qui sait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point exempt de payer certaines taxes: tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non selon sa qualité, (ce qui serait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi *Guillaume III.* La

(1) La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, & il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui se croit libre.

taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint ; le payſan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de payſans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

SECTION VIII.

Vous savez, mon cher lecteur, qu'en Espagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade jusqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous savez que cette chaîne de rochers inaccessibles est entre coupée de vallées délicieuses, vous n'ignorez pas que ces vallées sont cultivées encore aujourd'hui par des descendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le disais, il y avait sous *Philippe II* une nation peu nombreuse qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée est entre Pitos & Portugos ; les habitans de ce séjour ignoré étaient presque inconnus des Maures mêmes ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'espagnole ni l'arabe, & qu'on

crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raïson en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africans, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, ni de la juive; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en feſait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence. Un familier de l'inquiſition les découvrit enfin. Le grand-inquiſiteur les fit tous brûler; c'eſt le ſeul événement de leur hiſtoire.

Les motifs ſacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaiſſaient point la monnaie, qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que perſonne n'avait pris la peine de les baptiſer. On les déclara ſorciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du ſanbenito & grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner les hommes: rien ne contribue davantage aux douceurs de la ſociété.

GRACE.

Dans les perſonnes, dans les ouvrages, grâce ſignifie non-ſeulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'eſt pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeſſe de la

beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du sévère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egyte aient des grâces. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort & vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage*, que de leur attribuer les grâces de *l'Albane*. Le sixième livre de l'Enéide est sublime : le quatrième a plus de grâces. Quelques odes galantes d'*Horace* respirent les grâces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en

tout genre, soit plus susceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux *grâces*; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'*Hercule Farnèse* ne devait point avoir les grâces du *Belvedère* & de l'*Antinoüs*; mais il n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle*; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; & la peinture a, par-dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grâce s'entend de la chose & de la personne : *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la personne seulement : *Elle se présente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grâce, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme faire grâce est pardonner. On fait grâce d'une chose en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grâce de son argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, est le plus bel apanage de la souveraineté ; c'est faire du bien, c'est plus que justice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne se dit que par rapport à un supérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'est être son amant favorisé. Etre en grâce se dit d'un courtisan qui a été en disgrace : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui signifie *aimable*.

Les Grâces, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de

Vénus. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles préſidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouiſſances, aux amours, à l'éloquence même ; elles étaient l'emblème ſenſible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait danſantes, & ſe tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont condamné la mythologie fabuleuſe, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont réſulterait la félicité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIÈRE.

Ce terme qui ſignifie *faveur*, *privilége*, eſt employé en ce ſens par les théologiens. Ils appellent *grâce* une action de DIEU particulière ſur les créatures pour les rendre juſtes & heureuſes. Les uns ont admis la grâce univerſelle que DIEU préſente à tous les hommes, quoique le genre-humain, ſelon eux, ſoit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre ; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il eſt évident qu'une grâce générale qui laiſſe l'univers dans le vice, dans l'erreur & dans le malheur éternel, n'eſt point une grâce, une faveur, un privilége, mais que c'eſt une contradiction dans les termes.

La grâce particuliére eſt, ſelon les théologiens, ou ſuffiſante, & cependant on y réſiſte ;

en ce cas elle ne suffit pas; elle ressemble à un pardon donné par un roi à un criminel qui n'en est pas moins livré au supplice.

Ou efficace à laquelle on ne résiste jamais, quoiqu'on y puisse résister : & en ce cas les justes ressemblent à des convives affamés à qui on présente des mets délicieux dont ils mangeront surement quoiqu'en général ils soient supposés pouvoir n'en point manger.

Ou nécessitante à laquelle on ne peut se soustraire : & ce n'est autre chose que l'enchaînement des décrets éternels & des événemens. On se gardera bien d'entrer ici dans le détail immense & rebattu de toutes les subtilités, & de cet amas de sophismes dont on a embarrassé ces questions. L'objet de ce dictionnaire n'est point d'être le vain écho de tant de vaines disputes.

St Thomas appelle la grâce *une forme substantielle*, & le jésuite *Bouhours* la nomme *un je ne sais quoi*; c'est peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donné.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule sur la Providence, ils ne s'y seraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomistes assurent que l'homme, en recevant la grâce efficace, n'est pas libre dans *le sens composé*, mais qu'il est libre dans *le sens divisé*; de l'autre, les molinistes inventent la science moyenne de DIEU & le congruisme; on imagine des grâces excitantes, des prévenantes, des concomitantes, des coopérantes.

Laissons-là toutes ces mauvaises plaisanteries que les théologiens ont faites sérieusement. Laissons-là tous leurs livres, & que chacun

consulte le sens commun ; il verra que tous les théologiens se sont trompés avec sagacité, parce qu'ils ont tous raisonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont supposé que DIEU agit par des voies particulières. Or, un Dieu éternel, sans lois générales, immuables & éternelles, est un être de raison, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on se pique de raisonner, d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas ? c'est qu'ils ont voulu que le salut ne fût que pour leur secte ; & ils ont voulu encore que ce salut dans leur secte ne fût le partage que de ceux qui leur seraient soumis. Ce sont des théologiens particuliers, des chefs de parti divisés entr'eux. Les docteurs musulmans ont les mêmes opinions & les mêmes disputes, parce qu'ils ont le même intérêt ; mais le théologien universel, c'est-à-dire, le vrai philosophe, voit qu'il est contradictoire que la nature n'agisse pas par les voies les plus simples, qu'il est ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, & qu'il laisse tous les Asiatiques indociles, qu'il lutte contre un autre homme, lequel tantôt lui cède & tantôt brise ses armes divines, qu'il présente à un autre un secours toujours inutile. Ainsi la grâce considérée dans son vrai point de vue est une absurdité. Ce prodigieux amas de livres composés sur cette matière est souvent l'effort de l'esprit, & toujours la honte de la raison.

SECTION II.

Toute la nature, tout ce qui existe, est une grâce de DIEU; il fait à tous les animaux la grâce de les former & de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de soixante & dix pieds est accordée au sapin & refusée au roseau. Il donne à l'homme la grâce de penser, de parler & de le connaître; il m'accorde la grâce de ne pas entendre un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit sur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace & gratuite, c'est sans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St Augustin*. Mais qu'il lise le troisième livre de l'Iliade, il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector*: « Si les dieux vous » ont donné la valeur, & s'ils m'ont donné » la beauté, ne me reprochez pas les présens » de la belle *Vénus*; nul don des dieux n'est » méprisable, il ne dépend pas des hommes » de les obtenir. »

Rien n'est plus positif que ce passage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter*, selon son bon plaisir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout se fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon, & ensuite *Patrocle*, sont des barbares à qui la grâce a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philosophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne se mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des lois universelles,

que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphan, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable, comme elles, établit de toute éternité. (*)

SECTION III.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ſes dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : « Vous ne pouvez la » mériter ; mon maître a fait la liſte de tous » les temps ; il n'a écouté que ſon bon plaiſir ; il s'occupe continuellement à faire une » infinité de pots de chambre, & quelques » douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pots » de chambre, tant pis pour vous. »

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'être éternel ſouverainement bon.

(*) Voyez *Providence*.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir transporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juste reproche, n'a pas hésité à l'appeler *blasphémateur*. Et nous, cent fois plus inconséquens, plus téméraires, plus blasphémateurs que ce grec qui n'y entendait pas finesse, nous accusons DIEU dévotement d'une chose dont nous n'avons jamais accusé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Ismaël* eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous si un marabout du mont Atlas vous racontait que le sage & bon *Mulei-Ismaël*, donnant à dîner à toute sa famille, parla ainsi à la fin du repas?

Je suis *Mulei-Ismaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire; car je suis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement; j'ai soin de vous comme une poulle couve ses poussins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre posséderait à jamais Maroc; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre; car je suis le seigneur *Mulei-Ismaël*?

Vous prendriez assurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais si trois ou quatre mille marabouts, entretenus grassement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur bon sens?

vous

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour ſa gloire, & qu'il a toujours eu l'intention de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient deſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapſaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Iſmaël* n'était pas de faire périr ſes enfans dans les ſupplices; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de ſe défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah! ſupralapſaires, infralapſaires, gratuits, ſuffiſans, efficaciens, janſéniſtes, moliniſtes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des ſottiſes ſi abſurdes & ſi abominables.

SECTION IV.

Sacrés conſulteurs de Rome moderne, illuſtres & infaillibles théologiens, perſonne n'a plus de reſpect que moi pour vos divines déciſions; mais ſi *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, *Céſar*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, revenaient de cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils ſeraient un peu étonnés de vos déciſions ſur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de ſanté ſelon *St Thomas*, & de la grâce médicinale ſelon *Cajetan*; de

la grâce extérieure & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'être éternel ne se conduit jamais par des lois particulières comme les vils humains, mais par ses lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres, la grâce de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir : mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière ? S'est-il occupé par une grâce prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux lois générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme qu'à conduire le reste de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un courlandais ou d'un biscayen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a imposées à tous les astres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changemens sont imaginés. Un savoyard, un bergamasque aura le lundi la grâce de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret & la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante, qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grâce suffisante qui ne lui suffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamasque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reste de la terre ne lui sera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues, & ce roseau qui rampe à ses pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui

gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature, osez croire, si vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce versatile à sœur *Thérèse*, & une grâce concomitante à sœur *Agnès*.

Atome, à qui un sot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voisinage, qu'il donne sa grâce à celui-là, & la refuse à celui-ci, que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain, ne répète pas cette sottise. DIEU a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas considéré comme poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'est pas moi; car DIEU, qui vous inspire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

GRACIEUX est un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. Bon-

hours, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'agréable ; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuſes, un air gracieux. *Boileau*, dans ſon ode ſur Namur, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier moins fier, abaiſſé, modeſte :

Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord diſent : Notre gracieux ſouverain ; apparemment qu'ils entendent bienfeſant. De gracieux on a fait diſgracieux, comme de grâce on a formé diſgrace : des paroles diſgracieuſes, une aventure diſgracieuſe. On dit diſgracié, on ne dit pas gracié. On commence à ce ſervir du mot gracieuſer, qui ſignifie recevoir, parler obligeamment ; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons écrivains dans le ſtyle noble.

Fin du ſeptième Volume.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

FEMME. *Physique & morale.* 3
Polygamie. 9
De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs. 12
Suite des réflexions sur la polygamie. 14
Réponse de l'Allemand. 16
FERMETÉ. 17
FERRARE. 18
FERTILISATION. SECTION I. 21
SECTION II. *Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.* 30
FÊTES. SECTION I. 32
FÊTES DES SAINTS. SECTION II. *Lettre d'un ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.* 35
SECTION III. 37
FEU. SECTION I. 39
SECTION II. *De ce qu'on entend par cette expression au moral.* 42
FICTION. 43
FIERTÉ. 45
FIÈVRE. 46
FIGURE. 50
Figure ou forme de la terre. 51
Figuré, exprimé en figuré. 59
Figure en théologie. 65
Figures symboliques. 67
Figure, sens figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique, &c. 69
FIN DU MONDE. 74

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0342

FINESSE. *Des différentes significations de ce mot.* 80
FLATTERIE. 82
FLEURI. 85
FLEUVES. 88
FLIBUSTIERS. 91
FOI ou FOY. SECTION I. 95
SECTION II. 97
SECTION III. 100
FOLIE. 102
FONTE. 105
FORCE PHYSIQUE. 115
Force mécanique. 116
FORCE. 120
FORNICATION. 123
FRANC ou FRANQ, FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS. *ibid.*
De la nation française. 130
FRANÇOIS. SECTION I. 136
SECTION II. *Langue française.* 141
FRANC ARBITRE. 158
FRANCHISE. 162
FRANÇOIS XAXIER. 164
FRAUDE. *S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?* 171
FRIVOLITÉ. 177
FROID. *De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.* 177
GALANT. 181
GARANT. 183
GARGANTUA. 185
GAZETTE. 188
GÉNÉALOGIE. SECTION I. 191
SECTION II. 199
GÉNÉRATION. 204

GENÈSE. 203
GÉNIE. SECTION. I. 228
SECTION II. 231
GÉNIES. 233
GENRE DE STYLE. 237
GENS DE LETTRES. 240
GÉOGRAPHIE. 243
GÉOMÉTRIE. 250
GLOIRE, GLORIEUX. SECTION I. 260
SECTION II. 263
SECTION III. *Entretien avec un chinois.* 266
GOUT. SECTION I. 270
SECTION II. 274
Du goût particulier d'une nation. 282
Du goût des connaisseurs. 283
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises. 284
Rareté des gens de goût. 288
GOUVERNEMENT. SECTION I. 292
SECTION II. 295
SECTION III. 297
SECTION IV. 302
SECTION V. 303
SECTION VI. *Tableau du gouvernement anglais.* 304
SECTION VII. 312
SECTION VIII. 318
GRACE. 319
GRACE. (DE LA) SECTION I. 323
SECTION II. 326
SECTION III. 327
SECTION IV. 329
GRACIEUX. 332

Fin de la table.

22 7/2 (58)
S

PZ: 22 7/2 (58)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0347

UVRES

MPLETES

DE

VOLTAIRE.

NQUANTE-HUITIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSS

DEUX-PONTS,

ON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51057/fragment/page=0349